42

IMAGES

CINQ FRERES...

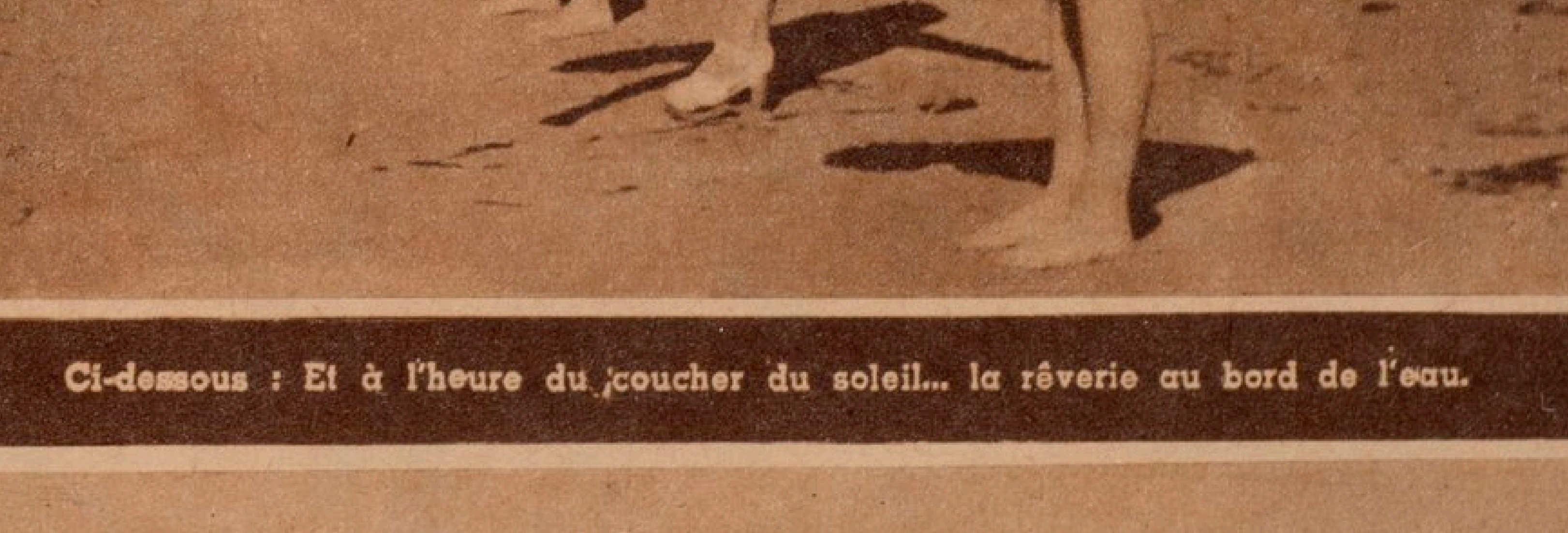
30 millièmes

L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITE

No. 738 — LE CAIRE (EGYPTE)
31 OCTOBRE 1943

Adieux à la plage

Le « five o'clock » sur la plage. Une jeune « militaire » en uniforme de plage tend des petits fours appétissants à un officier.



Le saute-mouton est un jeu très apprécié par les militaires des deux sexes qui s'en donnent à cœur joie sur la plage.

Pour des dizaines de milliers de soldats alliés, Alexandrie offrit l'été dernier la ressource de ses plages, avec tous les avantages que comportent la vie au grand air, les bains de mer et de soleil. Nombre de familles alexandrines ouvrirent aussi aux militaires en vacances toutes grandes les portes de leurs maisons, organisant des réceptions nombreuses et essayant d'apporter aux soldats un apaisement à leurs maux. Un reportage photographique a été pris par un reporter britannique à travers les pérégrinations de militaires en vacances à Alexandrie, dont nous extrayons les quelques photos publiées ici. Au moment où la saison prend fin et que les plages sont presque désertes, elles laisseront en nous un arrière-goût nostalgique en attendant les prochaines vacances.

Ci-dessous : Un... deux... trois... un plongeon à ce militaire qui se laisse faire volontiers...



Ci-dessous : Et à l'heure du coucher du soleil... la rêverie au bord de l'eau.



L'ECRAN DE LA SEMAINE

LE CHATIMENT allemand

Tandis que les conversations de Moscou se poursuivent dans une atmosphère de confiance et d'optimisme, une dépêche d'agence annonce que les Allemands essayent à Rome d'amener l'Eglise à user de son autorité pour connaître la réaction des Alliés au sujet d'une paix séparée. Les nazis s'efforceraient d'éviter une reddition inconditionnelle et espèrent obtenir de meilleures conditions pour les chefs axistes figurant sur la liste établie par les Alliés pour les coupables de la guerre.

Il n'est guère douteux que la question du sort réservé à l'Allemagne après la guerre soit un des principaux sujets des conversations en cours à Moscou. Les manœuvres esquissées par l'Allemagne pour échapper aux rigueurs de la défaite sont d'ores et déjà condamnées à l'échec, d'autant plus que des déclarations ou documents publiés par les Alliés sur ce point ressort, dans l'ensemble, une similitude de vues presque complète. Si les Alliés avaient été amenés à accepter la coopération d'hommes ayant eu partie liée avec l'ennemi, au cours de certains épisodes de la guerre, c'était en raison de « nécessités militaires » devant faciliter la défaite de l'ennemi principal : l'Allemagne. Il serait donc illogique de penser qu'ils pourraient agir de même avec des chefs nazis. Du reste, ces derniers ne s'y prêteraient pas facilement, car ceux qui ont eu des responsabilités dans les crimes de guerre savent qu'ils ne pourront éluder les conséquences.

C'est sans doute dans les questions fondamentales du statut de l'Etat allemand que surgiront les plus grandes difficultés. D'après les renseignements qui ont pu transpirer jusqu'ici, certains milieux américains pensent que l'Allemagne doit être décentralisée de façon draconienne en tant qu'unité politique et économique, même si l'on devait pour cela diviser le pays en régions ou Etats séparés. C'est donc les idées chères à certains Français après la dernière guerre qui se trouveraient ainsi réalisées. Certes, un démembrement de l'Allemagne ne serait pas conforme au principe de la liberté des peuples à disposer d'eux-mêmes, mais il n'est pas dit que la défaite ne réveillera pas certains particularismes chez le peuple allemand.

Quant à ceux qui objectent que l'Allemagne est une grande nation que l'on ne peut pas retrancher comme telle de la marche vers le progrès, l'on répondra sans difficultés que tout ce que l'Allemagne a produit de bon, dans le domaine musical, littéraire ou philosophique, se développa avant qu'elle n'ait réalisé son unité.

Ainsi les pays européens pourront enfin s'affranchir de la dépendance d'un problème qui s'est avéré toujours trop coûteux en vies humaines et en souffrances.

NOTRE COUVERTURE

CINQ FRÈRES...

Sur le front oriental, les troupes russes refoulent les armées allemandes hors de leurs lignes de défense. La supériorité russe a pris au dépeurvu le haut commandement nazi qui espérait reformer ses divisions malmenées jusqu'à l'hiver. Mais la Russie a mobilisé toutes ses forces pour vaincre l'adversaire. Ces cinq frères tous mobilisés et servant la même batterie de mortier dans le secteur de Léningrad est un exemple entre des millions d'autres de la décision unanime du peuple russe de mettre à exécution l'ordre de Staline de chasser l'ennemi hors du territoire soviétique avant la fin de 1943.

George VI

DONNE L'EXEMPLE

A la suite d'un raid particulièrement violent sur Londres, en 1941, un diplomate américain qui avait reçu l'autorisation de visiter le palais de Buckingham s'étonna que les fenêtres des appartements royaux n'eussent pas été réparées. Le secrétaire du roi, qui l'accompagnait, lui répondit : « Notre tour n'est probablement pas encore venu. »

Les membres de la famille royale anglaise sont en effet traités sur le même pied d'égalité que leurs sujets. En ce qui concerne les cartes de rationnement, ils reçoivent le même nombre de coupons que le reste de la population.

Comme la plupart des maîtresses de maison britanniques, la reine Elizabeth économise habituellement tous les coupons de viande pour le rôti du dimanche. Les autres jours de la semaine sont des jours maigres à Buckingham Palace.

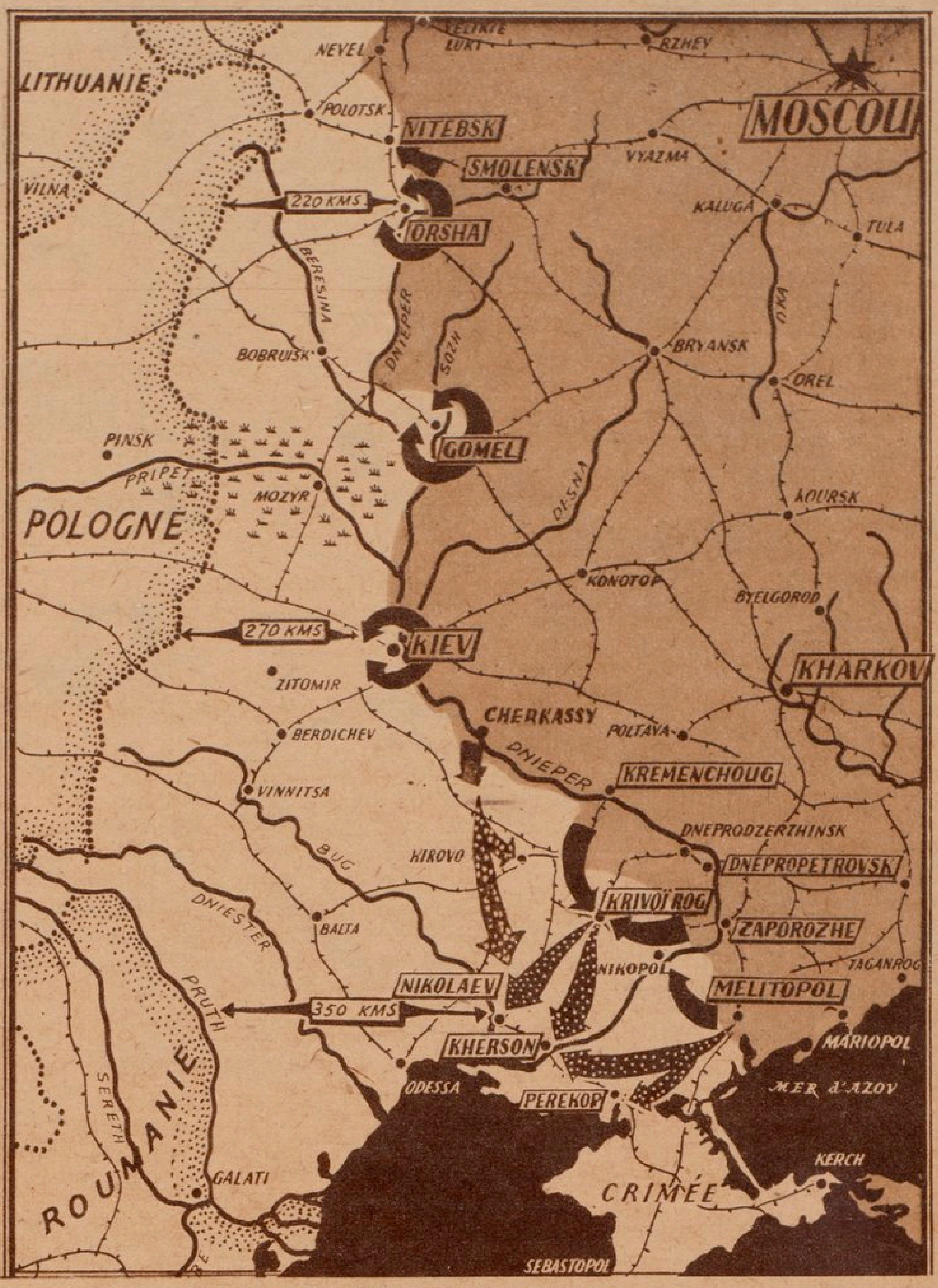
Le roi a donné d'ailleurs les ordres les plus stricts pour être traité, en ce qui concerne le rationnement alimentaire et vestimentaire, comme le plus humble de ses sujets. Par économie de carburant, le gouvernement avait conseillé à la population de ne point consommer beaucoup d'eau à l'heure du bain. Se conformant à ces préceptes, le roi ordonna immédiatement que toutes les baignoires du palais portassent une ligne circulaire peinte en bleu et tracée au niveau convenu (cinq inches d'eau).

Tous les coupons vestimentaires de la reine sont employés à l'achat de chaussures, de bas et de gants depuis qu'elle effectue d'interminables visites à pied dans les usines — au cours desquelles elle est obligée de distribuer des centaines de poignées de mains — ce qui met ses chaussures et ses gants en lambeaux.

La reine Elizabeth n'a pas commandé de nouvelles robes depuis le début de la guerre. Elle porte encore celles qu'elle acheta lors de sa tournée aux Etats-Unis en 1939.

Pour économiser le charbon, le chauffage central est interdit au palais de Buckingham. Les cheminées ne doivent pas être allumées dans les chambres, sauf en cas de maladie et sur l'ordre du médecin. En ce qui concerne l'éclairage électrique, une seule lumière est permise dans chaque pièce.

Après l'effondrement de la résistance française, la famille royale se prépara — comme toutes les autres familles anglaises — à défendre son « home » pièce par pièce. Le roi apprit le maniement du tommy-gun et s'exerça quotidiennement au tir de précision. Le palais fut, en outre, fortement miné, le roi ayant déclaré qu'il préférait le voir en cendre plutôt que de le laisser tomber entre les mains des ennemis.



LES PINCES RUSSES

Les pinces russes font de plus en plus sentir leur menace aux armées allemandes. Les troupes qui défendent Orcha, Gomel et Kiev risquent d'être coupées par les forces rouges qui les attaquent du nord et du sud. Plus au sud, dans le secteur de Kremenchoug, le bras droit d'une pince gigantesque menace Krivoï-Rog, dont la chute permettrait aux Russes de marcher sur Kherson et d'aller à la rencontre du bras gauche qui avance de Mélitopol, dans la direction sud-ouest. A l'intérieur de cette grande pince qui risque d'isoler près d'un demi-million d'Allemands, d'autres tenailles plus petites sont en train de hacher les divisions de von Mannstein. Dniépropétrovsk fut évacuée afin d'éviter l'encerclement. Plus à l'ouest, l'armée qui marche sur Krivoï-Rog s'est déjà divisée en deux branches et l'une d'elles se dirige vers Nikolaïef, à l'embouchure du Bug. De Zaporozhe, et poussant vers le nord-ouest, une autre force soviétique marche sur Nikopol. Aux dernières nouvelles, les Russes auraient occupé le tiers de la boucle du Dnieper, et les observateurs britanniques prévoient pour bientôt la chute de Kiev. Une nouvelle percée aurait été faite par les armées soviétiques près de Cherkassy. Cette poussée suit la voie ferrée qui relie cette ville à Nikolaïef, cible du second bras de la pince ébauchée par l'armée qui s'y dirige à partir du nord de Krivoï-Rog. Pliant sous le poids de ces différentes attaques, les armées allemandes auraient reçu un ordre de retraite générale sur la ligne du Dnieper. L'avance russe continue.

Lloyd George

SE MARIE A 80 ANS

Le mariage sensationnel de David Lloyd George (le Winston Churchill de l'autre guerre), âgé aujourd'hui de plus de 80 ans, avec sa secrétaire, Miss Stevenson, a passé presque inaperçu. Une fois de plus, le grand Gallois a étonné ses compatriotes. C'est que Lloyd George est le tempérament le moins anglais qui soit, et comme on a dit souvent de lui, c'est « l'homme le mieux fait pour choquer les habitudes d'esprit de ses concitoyens, le type du non-conformiste dans le pays du conformisme par excellence ».

En effet, ce grand libéral — qui a été pourtant le fossoyeur de son parti — est au fond un radical en marge de toutes les formations, un homme qui voit toujours au delà des limites des groupements, des partis ou des habitudes acquises, qui décourage toutes les tentatives de classement, qui ne se range sous aucune bannière. Il a été constamment en conflit avec ses collègues, Lord Grey, Lord Kitchener, Sir Austen Chamberlain, Bonar Law, Lord Curzon, Lord Derby, etc. Aussi, a-t-il fini par rester tout seul. On sait que son parti ne compte plus à l'heure actuelle que sa propre personne, son gendre et sa fille. On doit maintenant y ajouter sa femme.

Pourtant, c'est précisément cette indépendance d'esprit qui lui a permis de gagner la guerre. Un homme d'Etat anglais a dit de lui : « Le fait qu'il a eu toujours trop d'idées, qu'il a voulu briser toutes les barrières qui l'éloignaient de son but sans les contourner, qu'il ne se préoccupait d'aucune routine administrative, qu'il s'assimilait facilement toutes les idées neuves en matière politique et militaire au moment où l'Allemagne impériale croyait avoir l'exclusivité dans le domaine, tous ces facteurs ont eu une influence décisive dans la victoire. »



Lloyd George vient d'épouser, à l'âge de quatre-vingts ans, sa secrétaire, Miss Stevenson, qui, depuis trente ans, est sa fidèle collaboratrice. Voici Lloyd George dictant sa correspondance à sa future femme.

La semaine

Mélitopol, Dniépropétrovsk et bientôt Krivoï-Rog...

La grande bataille de la boucle du Dnieper se poursuit à l'avantage des Russes. Maintenant, on réalise l'importance vitale de cette tête de pont au sud de Kremenchoug, ouverte par surprise au moment où les Allemands n'avaient pas fini de consolider leurs positions. La libération de vastes territoires russes, l'occupation des mines de fer de Krivoï-Rog et des mines de manganèse de Nikopol ne seront pas les enjeux les plus importants du mouvement tournant qui se dessine. Ses objectifs militaires présentent un intérêt beaucoup plus grand : disparition de la ligne d'hiver allemande du Dnieper, encerclement des armées allemandes et destruction de leur matériel lourd.

Si ces objectifs sont atteints, les Russes pourront effectuer une grande avance qui les portera à proximité de la frontière roumaine.

La percée de Kremenchoug aura pour le front méridional russe des conséquences aussi graves que la fameuse poche de Sedan qui décida du sort de la bataille de France, avec cette différence, toutefois, qu'après la ligne Maginot, les Allemands ne rencontrèrent que des hommes, alors que les Russes doivent vaincre les tanks et les avions.

●

La gravité de la situation à l'est a été soulignée d'une manière à peine voilée dans des messages venant de Berlin. Epuisés par les raids, les privations et les deuils, les Allemands commencent à murmurer.

Les dirigeants nazis ont aussitôt réagi. D'où les réunions des chefs signalés par les dépêches.

●

Dans cette crise du moral allemand, l'article publié par Dr Gœbbels le 22 octobre est révélateur.

Le ministre allemand de la propagande va jusqu'à dire : « Dans la guerre, il existe une différence entre recevoir des coups occasionnels, subir une défaite et admettre une défaite... Comme il est arrivé souvent dans le passé, le sort du Reich est, une fois de plus, dans la balance... Nous ne devrions pas être effrayés parce que les symptômes d'un changement dans nos sentiments sont devenus apparents ici et là... Il est évident qu'une retraite sur une si large échelle doit peiner le soldat qui a versé son sang pour conquérir le territoire abandonné... »

●

Il serait téméraire d'affirmer que cette crise du moral allemand provoquera un effondrement subit comme celui qui se produisit en 1918, ou un coup d'Etat semblable à celui qui mit fin au régime fasciste en Italie.

Le parti nazi a réussi à faire de chaque Allemand le complice des abus et des crimes commis à travers l'Europe. De plus, un soulèvement de la population serait réprimé avec férocité et n'aurait aucune chance de succès. On l'a vu dans le nord de l'Italie où l'occupant a noyé dans le sang toute résistance des civils.

Dans l'armée, une mutinerie aurait plus de chances de succès. Mais là également le parti veille, grâce à ses formations spéciales et à sa mainmise sur les leviers de commande.

●

Sur le front italien, l'avance alliée menacera bientôt Rome. Le gouvernement de Mussolini a déjà quitté la capitale pour s'établir à Venise.

Détenant la supériorité aéro-navale, les Anglo-Américains auraient pu poursuivre leur progression au moyen de débarquements en force derrière les lignes ennemies. Mais, à ce point de vue, l'expérience de Salerne n'a pas été concluante.

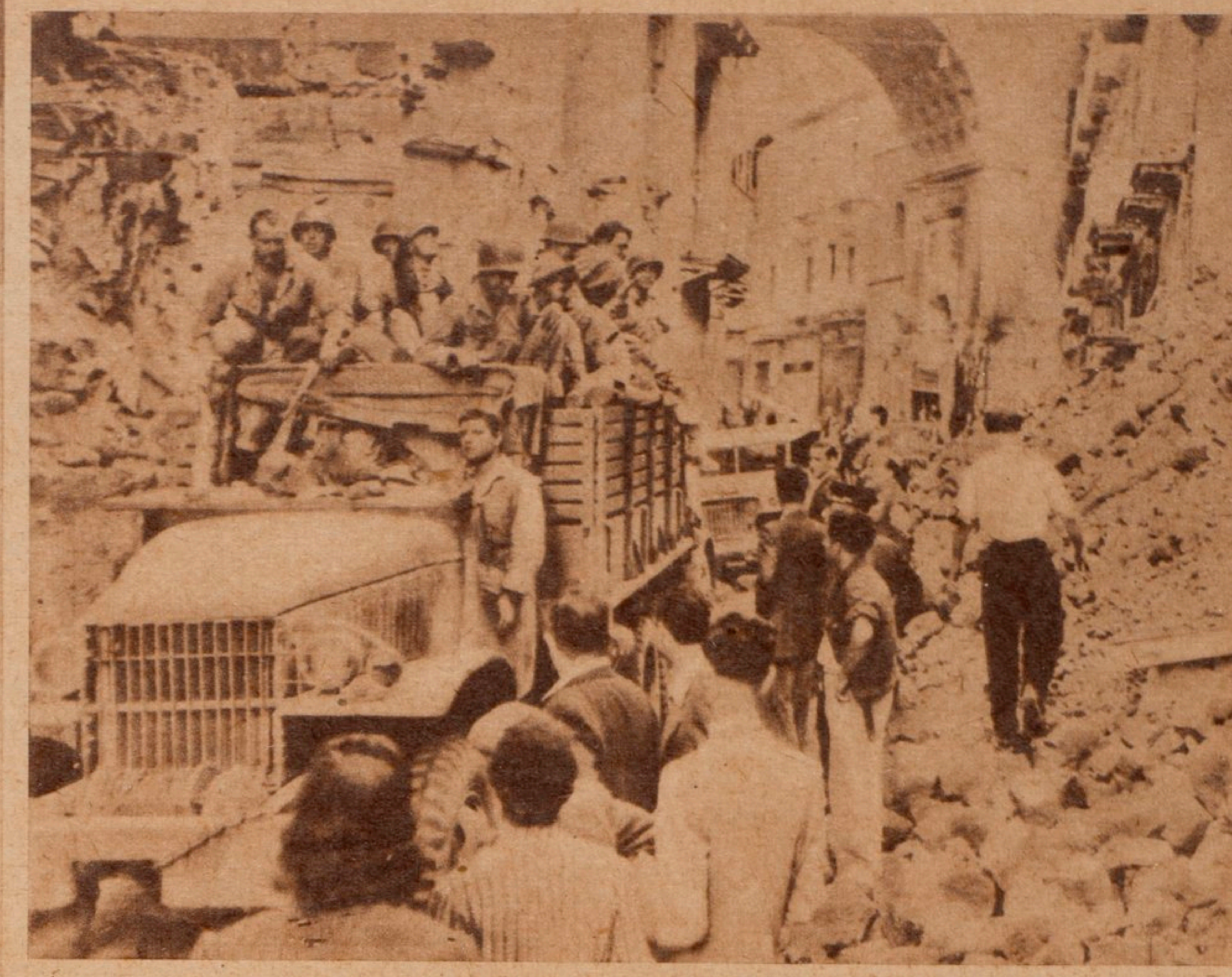
●

La seule note sombre de la semaine, du point de vue allié, réside dans les divergences rendues publiques entre les groupes de guérilléros en Grèce et en Yougoslavie.

Il faut espérer qu'après la Conférence de Moscou, les méfiances existant entre les patriotes disparaîtront et que de hautes influences entreront en jeu pour faire passer au second plan toute question idéologique.

J. A.





Certains quartiers de Naples ne sont plus que ruines. Des soldats de la Cinquième Armée traversent une rue particulièrement éprouvée.

MES CAMPAGNES

en Sicile et en Italie du Sud

par le général Montgomery

Au service religieux de dimanche, à l'All Saints Cathedral, la semaine dernière, l'auditoire remarqua que le général Montgomery se trouvait dans la salle. A la fin de la prière, on vint annoncer qu'il voulait faire une causerie sur ses expériences militaires aux personnes désireuses de l'entendre. Tout le monde courut à la salle des fêtes, où le général allait parler. Les huit cents personnes de l'assistance applaudissaient à tout rompre. Chaque fois que le général ouvrait la bouche, les auditeurs enthousiastes interrompaient sa première phrase. De guerre lasse, il retrousse ses manches, ordonne le silence d'un ton impératif, et, auprès de la lampe qui accuse ses traits, il se met à conter ses impressions, d'un ton amusé et paternel, comme un frère plus âgé, qui revient de la bataille, s'adresse à sa famille ébahie par sa vie et son expérience.

La campagne de Sicile, dit le général Montgomery, a confirmé, plus que jamais, la grande valeur et les réussites merveilleuses des soldats de la Huitième Armée. Quand l'histoire de la guerre sera écrite, et je crois que je publierai moi-même un livre à ce sujet, cette campagne mineure en Sicile et en Italie méridionale demeurera longtemps comme un modèle de la tactique moderne. Elle avait été soigneusement préparée et brillamment exécutée, en face d'une résistance opiniâtre et de destructions systématiques que l'on n'avait jamais connues auparavant.

La garnison de cette île se montait à environ 500.000 hommes, dont nous capturâmes 140.000.

La chaleur nous a beaucoup affectés, ainsi que la malaria. En fait, j'ai eu plus de cas de malaria dans mon armée que de blessés, et l'âpreté du pays dans lequel nous nous battions a rendu notre lutte contre la malaria plus compliquée. Vous comprendrez, par exemple, que, dans le feu d'une bataille comme celle de Catane, les soldats n'aient pu emporter leur moustiquaire.

LA CAMPAGNE D'ITALIE

Tandis que la campagne de Sicile touchait à sa fin, nous étions affairés par la préparation de l'invasion de l'Italie. Notre tâche était nettement plus facile que le débarquement de Sicile, car la terre italienne pouvait être surveillée des côtes siciliennes, et nous l'avions soumise à un terrible barrage d'artillerie, avant d'envoyer nos hommes. Le débarquement près de Reggio fut assez facile. Mais le pays rocailleux que nous avons trouvé et le travail de destruction étendu, effectué par les Allemands, ont ralenti quelque peu la progression de nos troupes.

Après une avance d'environ 150 kilomètres, je pensais pouvoir prendre un court repos.

A ce moment, toutefois, la Cinquième Armée, sous le commandement du général Clark, débarqua au sud de Naples, dans la baie de Salerne, comme vous le savez, et elle rencontra une opposition très sérieuse. En fait, elle pouvait être rejetée à la mer en quelques jours, comme elle pouvait prendre pied solidement sur le territoire. J'ai répondu à son appel. 300 kilomètres de terrain montagneux nous en séparaient. Nous couvrîmes la distance en trois jours, et je voudrais relater les splendides exploits réalisés par les soldats de la Huitième Armée durant cette avance. Notre arrivée, jointe aux renforts que recevait la Cinquième Armée et la défense magnifique des Américains, allégea sensiblement la pression : les Allemands passèrent de l'offensive à la défensive. Et quand on en arrive là, le reste est facile !

Ayant terminé notre première tâche, nous fixâmes nos regards sur la ville importante et la chaîne d'aérodromes de Foggia que nous avons capturée après une lutte acharnée contre les Allemands qui battaient en retraite. Je me rendis compte, alors, que si nous coupions la route importante Termoli-Vinchiaturo, nous mettrions les Allemands en très mauvaise posture.

Cette route a été coupée effectivement il y a quelques jours, comme vous avez dû le lire dans les journaux.



La distribution du pain parmi la population civile. Les habitants se pressent autour de la première boulangerie qui ait vendu du pain fabriqué avec de la farine blanche fournie par les Alliés.

UNE GUERRE ÉTRANGE

Le général ajouta :

A coup sur, c'est une guerre très étrange. Un jour, nous nous battons contre les Italiens ; le jour suivant, ils sont nos cobelligérants, et j'apprends que des troupes italiennes sont placées sous mon commandement. Un général italien m'envoya un message où il me disait qu'étant le plus ancien en service, il suggérait que je fusse placé sous son commandement (!) Je partis tout de suite en avion vers lui et demandai à le voir. On me dit que le général avait coutume de déjeuner à midi et de faire une sieste de deux heures ensuite ! Je le fis venir immédiatement. J'éclaircis la situation et lui dis en termes très brefs ce qu'il avait à faire, et je dois avouer, qu'ayant compris, il coopéra par la suite avec beaucoup de bonne volonté. Les Italiens occupent les secteurs de l'arrière, économisant ainsi des forces britanniques vitales. Ils tiennent, par exemple, la défense antiaérienne des ports, dont les canons antiaériens sont la plupart italiens.

Toutefois leur travail essentiel consiste dans la réparation des routes et des ponts, où ils se sont montrés excellents ingénieurs. En se retirant, les Allemands laissent derrière eux la destruction et la dévastation absolue. Presque aucune route, aucun pont ne demeurent intacts. Certaines régions d'Italie ont été pratiquement rasées, et des ports comme Naples, Messine et Reggio devront après la guerre être démolis, et complètement reconstruits. Naples a été détruit scientifiquement, plus qu'aucun autre des ports qui jalonnent notre longue avance à partir d'El Alamein.

La population italienne, en particulier celle de l'Italie du Nord occupée par l'ennemi, est littéralement affamée. Nous apprenons, par les rapports des habitants qui se réfugient chez nous, que l'on ne peut trouver de l'autre côté de quoi vivre. Ils portent des vêtements en loques, ils n'ont pas de fil pour les coudre...

Bien qu'ils aient été longtemps nos ennemis, je ne peux qu'être touché par leur misère.

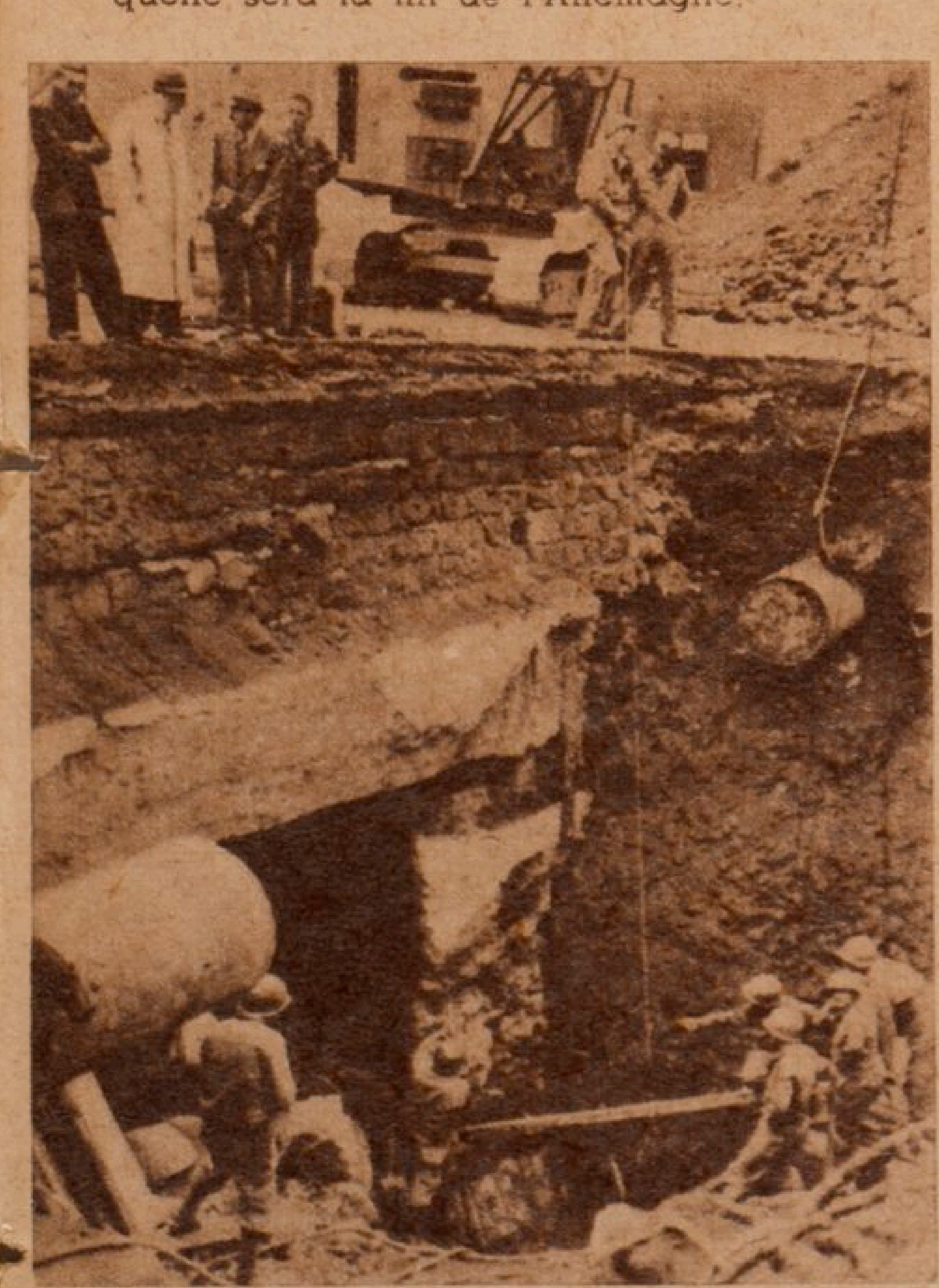
LA HUITIÈME ARMÉE

Aucune armée dans l'histoire n'a couvert l'énorme distance parcourue par cette armée. Durant cette avance, dans le désert comme en pays montagneux, les soldats de la Huitième Armée se sont montrés les meilleurs combattants produits par cette guerre, et j'en suis justement fier. Leur moral magnifique a été grandement soutenu par les nouvelles encourageantes qu'ils recevaient continuellement de leur pays ; et je sais combien de mauvaises nouvelles de chez eux pourraient affecter des hommes qui se battent.

SUR LA GUERRE EN GÉNÉRAL

Je crois que cette guerre entrera bientôt dans sa phase finale. Faites attention, je ne dis pas « qu'elle finira très bientôt », car nous avons encore à nous battre très durement. Mais je sens que si nous jouons tous nos cartes avec adresse, il n'y a pas de raison pour que ce conflit ne finisse pas vite. Les Allemands sont dans une situation désespérée. A coup sûr, ils ne manquent pas de nourriture. Mais le bombardement terrible de leurs villes, joint aux mauvaises nouvelles qu'ils reçoivent du front oriental, ont de graves répercussions sur le front intérieur.

Il y a environ un an, on ne pouvait pas savoir très bien comment finirait ce conflit. Aujourd'hui, on peut préciser à peu près quelle sera la fin de l'Allemagne.



Les conduites d'eau minées par les nazis ont sauté. Des ingénieurs américains entreprennent des travaux de réparation.

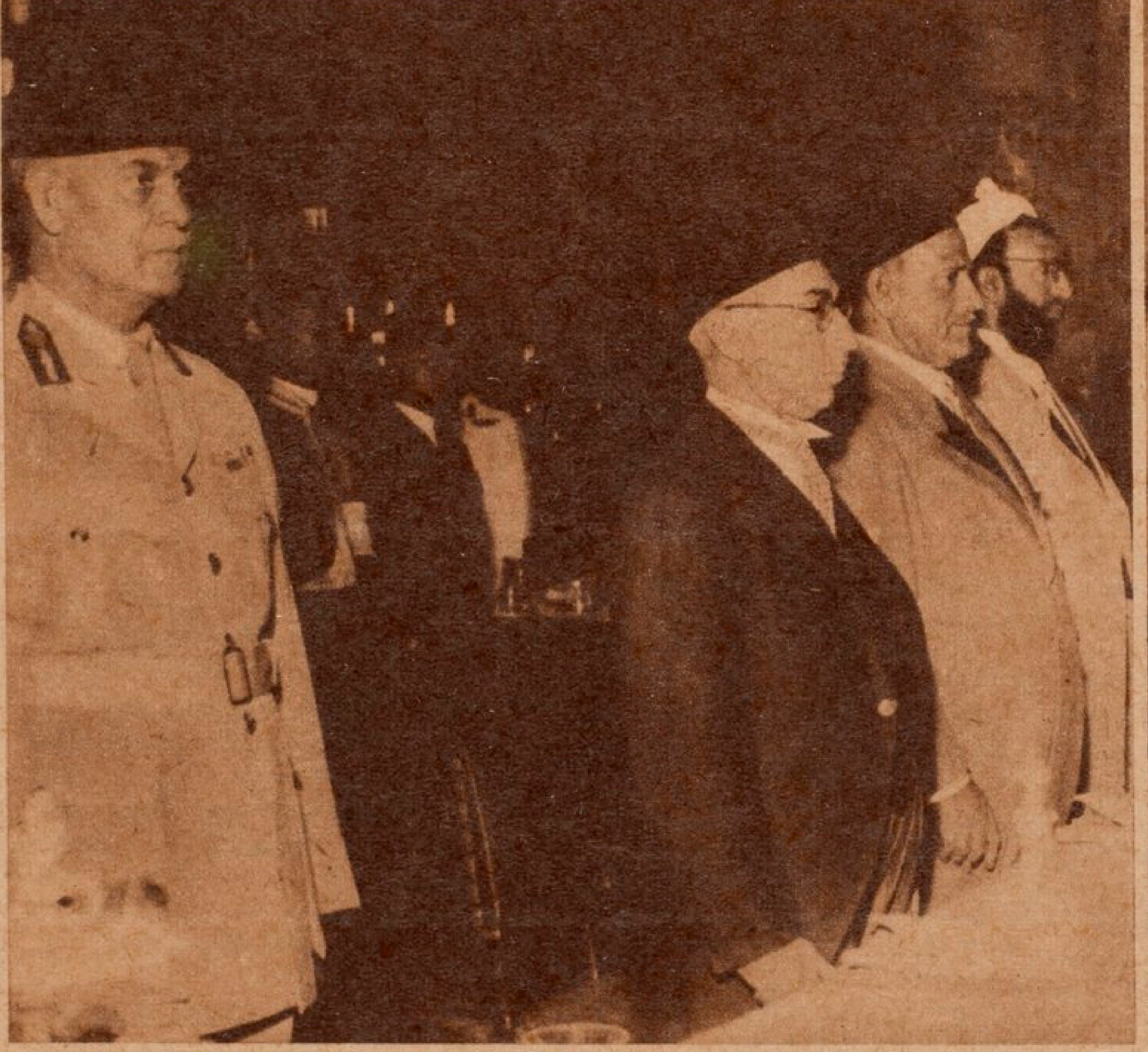
LA DELEGATION SYRIENNE au Caire

Composée de S.E. Saad Allah El Gabri bey, président du Conseil syrien, de S.E. Gamil Mardam bey, ministre des Affaires Etrangères syrien, et de quelques autres personnalités syriennes, la délégation syrienne reçut l'accueil le plus chaleureux au Caire. Un banquet fut offert au palais d'Abdine par S.M. le Roi en son honneur. D'autres réceptions eurent lieu à cette occasion dont une offerte par S.E. Moustapha El Nahas pacha au ministère des Affaires Etrangères et une autre au club Mohamed Aly donnée par S.E. Hassanein pacha, chef du Cabinet royal. Elles furent toutes empreintes de la plus franche cordialité et les délégués syriens ont retiré de l'accueil qui leur fut réservé en Egypte l'impression la plus favorable. Notons que le Premier syrien était porteur d'une lettre de S.E. Choukri El Kouatly bey, président de la République syrienne, à S.M. le Roi Farouk. Les membres de la délégation furent, durant leur séjour dans la capitale, les hôtes du gouvernement égyptien qui avait mis à leur disposition le palais Zaafarane.



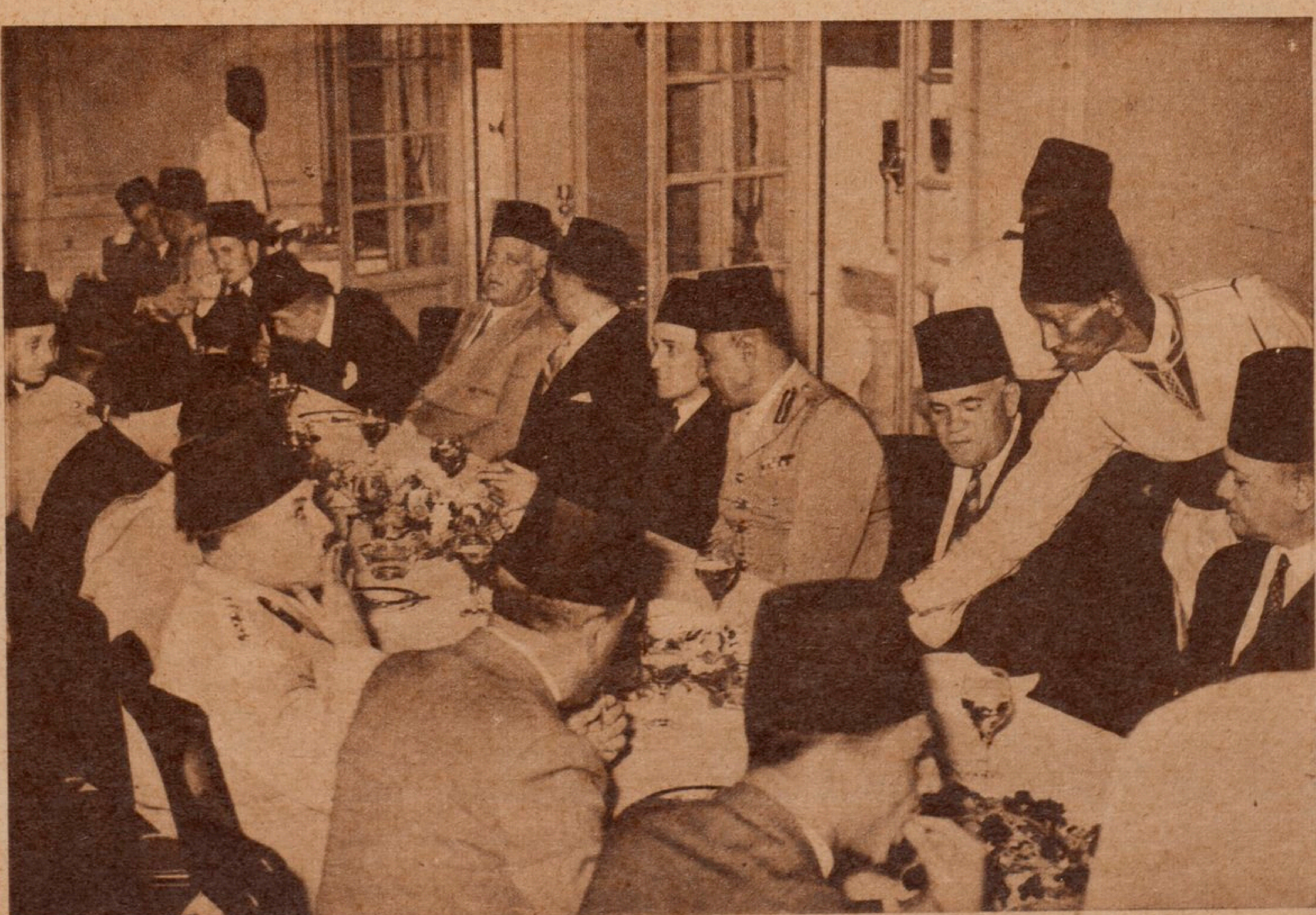
Ci-dessous : Au banquet offert par S.M. le Roi Farouk au palais d'Abdine, S.E. Saad Allah El Gabri bey, Premier syrien, est assis à la droite du Souverain. (Photo Riad Chehata)

Ci-dessous : Au palais d'Abdine, S.E. Moustapha El Nahas pacha ayant à sa droite S.E. Gamil Mardam bey, ministre des Affaires Etrangères de Syrie, puis le Férik Ibrahim Atallah pacha, chef de l'état-major de l'armée égyptienne. A sa gauche, S.E. El Sayed Sadek El Magaddedy, ministre d'Afghanistan en Egypte. (Photo R. Chehata)





Le président du Conseil de Syrie, Saad Allah El Gabri bey, est salué par Omar Fathi pacha, aide de camp en chef de S.M. le Roi, alors que le Premier syrien va s'inscrire au registre des cérémonies du palais d'Abdine. (Photo R. Chehata)



Un grand banquet fut offert au club Mohamed Aly aux délégués syriens par S.E. Hassanein pacha, chef du Cabinet royal. Une partie de l'assistance au cours de la réception.

LA FAIM, LA HAINE ET LE CHAOS
dans l'Europe d'après-guerre

Lorsqu'on étudie les problèmes d'après-guerre, on ne doit pas perdre de vue les difficultés immédiates qui se poseront aux gouvernements des Nations Unies. L'Europe épuisée par plusieurs années de guerre totale offrira l'image de la faim, de la haine et du chaos. Cette note réaliste est donnée par Hiram Motherwell dans une étude publiée dans le « Harpers Magazine ».

Les plans pour la paix et les projets de reconstruction, en vogue actuellement dans la presse, supposent l'existence de gouvernements stables en Europe, animés d'un esprit d'entente mutuelle. Quand de tels gouvernements agiront, l'on jugera de ces plans. Mais il faudra que l'Europe se relève de sa prostration économique, de la démoralisation sociale, qui sont les faits humains les plus graves qu'elle ait jamais connus.

Le jour de l'armistice, il n'y aura pas de gouvernements effectifs pour traiter de la paix. Il y aura des centaines de millions d'individus affamés. Les Nations Unies auront alors pour tâche de relever la faillite du Continent.

Nous pouvons, dès aujourd'hui, prévoir certains aspects économiques du monde à la fin de la guerre. Ils sont graves et angoissants.

La révolution nazie qui a sévi en Europe a entraîné la destruction systématique de toutes les richesses accumulées depuis des siècles. Si la science moderne a fait des progrès, c'est, dans les mains des chefs nazis, pour accélérer le rythme de l'usure de toutes les pièces du système européen.

LA FAIM

Le jour de l'armistice, la préoccupation universelle des peuples de l'Europe sera : Comment trouver à manger ?

Depuis des années persiste un régime de famine. En Pologne et en Grèce, des milliers de personnes meurent de faim. Avec le rationnement, ils obtiennent une maigre quantité de nourriture quotidienne. Le jour de l'armistice, cette ration sera incertaine.

C'est l'humiliation spirituelle, causée par cette rage invincible d'assouvir les besoins animaux, qui dégrade l'homme mal nourri. L'Europe risque de subir l'hystérie des affamés à la fin de la guerre. Les théories politiques seront entièrement déformées.

DESTRUCTION DES RICHESSES

Dans la dernière guerre, l'on a calculé que la destruction des canons et des obus ne comptait que pour deux pour cent dans les dégâts économiques. Aujourd'hui, les destructions des usines, des dépôts, des jonctions de chemins de fer, des bâtiments publics et des maisons d'habitation, par les obus et le feu, se calculeront par billions de livres.

L'abattage du bétail, nécessaire par suite des besoins allemands et du manque de fourrage, atteindra la moitié des animaux de ferme européens. Il faudra trois à cinq ans pour les remplacer, même si le fourrage et les pâturages existaient en grande quantité.

L'épuisement de la terre diminuera son rendement de 25 à 50 %. La raison n'en est pas le manque de main-d'œuvre agricole, car les femmes, les enfants et les gens âgés remplacent en grande partie les hommes absents ; la perte des engrais, artificiels et naturels, et le surmenage du sol sont la cause de cette ruine. La distribution des matières premières sera paralysée par les mauvais transports et l'incertitude des prix.

Durant la première guerre, la production européenne des céréales, du blé, de l'orge et de l'avoine avait diminué de 23 %. Aujourd'hui, elle baissera de 33 à 50 %.

L'épuisement des machines et des équipements est inévitable. Les réparations, le remplacement des accessoires ne suivent pas leur rythme régulier. L'usure augmente, en suivant une progression géométrique. Imperceptible au début, elle augmente davantage chaque année. L'Allemagne suit cette allure épuisante depuis 1935.

Les mauvaises huiles de graissage, les mauvaises pièces de rechange, la mauvaise manipulation des ouvriers trop jeunes, l'absence d'arrêt pour remettre les machines en état, le sabotage, ruinent l'équipement national.

Les plus touchés sont les transports. La guerre use les locomotives, les wagons de transport, les rails, les routes. Quand ils s'arrêtent, la vie est paralysée.

Dans les réparations industrielles, les fabriques travaillant pour la guerre sont les premières servies. Les industries fabriquant des biens de consommation sont sacrifiées. Le déséquilibre économique de la France la rendra incapable, le jour de l'armistice, de produire plus de 50 % de ses chiffres d'avant-guerre, même si les matières premières sont mises à sa disposition.

Tous les biens de consommation disparaissent : les souliers et les vêtements, les ustensiles de cuisine, les aiguilles, le fil et les torchons, les appareils électriques, sans lesquels la civilisation actuelle n'est qu'un mot, feront défaut.

LA PERTE DE VIES HUMAINES

La perte et la déformation de millions de jeunes gens constituent une perte terrible pour le capital national.

Pourtant, en termes économiques, la machine humaine, comme tous les autres instruments de production, est remplaçable.



Ils ne pourront pas oublier non plus la tyrannie exercée par l'oppresseur. Ainsi, durant le raid sur Belgrade, au moment de l'agression allemande en avril 1941, les nazis poussèrent la cruauté jusqu'à empêcher, une semaine durant, le sauvetage des victimes sous les ruines.

Mais la baisse de puissance et d'énergie de ceux qui restent est plus grave. Nous ne savons pas encore combien sont morts des épidémies et des maladies dues à la sous-alimentation.

Il semble pourtant, qu'en général, la maladie a joué un rôle moins important que les experts ne s'y attendaient. Mais l'avenir peut nous réserver des surprises douloureuses.

Les effets moraux sont redoutables. Les mouvements hystériques, dont l'hitlérisme est le type, risquent de s'emparer de l'imagination des foules. Que sera le moral des millions d'hommes retenus dans les camps de concentration ?

D'autres facteurs diminueront le potentiel humain de l'Europe : l'absence de toute autorité reconnue, la désorganisation sociale, le retour des exilés, les souffrances prolongées, le chômage, le bouleversement des marchés, dans un monde où les finances n'ont plus de bases pour leurs calculs.

Depuis cinq ans, l'Europe n'épargne plus. Toutes les économies sont versées dans le creuset de la guerre. Si les dévastations de la guerre sont suivies des troubles et du chaos des guerres civiles, la pauvreté et la misère qui suivront donneront aux temps actuels l'aspect de l'âge d'or.

CONFUSION

Les questions de propriété seront insolubles. Le Nouvel Ordre nazi a brouillé les titres de propriété et le moindre droit à la terre demandera, pour être affirmé, des recherches inextricables. L'inflation rendra toutes les dettes ridicules. Les actions et les droits acquis par les Allemands dans toutes les industries européennes, à coup de marks d'occupation, ne pourront être effacés d'un trait de plume. Ils ont été échangés, cédés, vendus. Comment annuler toutes ces opérations ? Toute une classe de la population aura intérêt à maintenir le nouvel état de choses.

La confusion, dans les titres immobiliers, dans les pays à système de grande propriété, à ossature féodale, sera immense.

La structure financière sera brisée par les manipulations monétaires. Il faudra recommencer à zéro. La monnaie devra être établie sur de nouvelles bases, toutes les anciennes valeurs ayant été détruites.

LE CHOMAGE

En Europe, depuis dix ans, l'on souffrait du chômage.

L'essor artificiel de ces dernières années était créé par la naissance des industries de guerre. Le problème original — la production baissant à cause de la diminution du pouvoir d'achat, due ellemême au chômage, et le chômage dû à la baisse de production — n'avait guère été résolu. La guerre doit clore l'ancien système, instaurer un régime nouveau, insuffler un nouveau courant de pensée dans les artères de nos vieilles institutions.

Il y a 25 millions d'hommes dans les armées européennes, 75 millions travaillant dans les industries de guerre, à part les femmes et les enfants qui ne sont pas compris dans notre estimation. Le jour de l'armistice, 100 millions d'hommes seront acculés au chômage.

Le seul fait de ramener chacun chez lui présentera un problème gigantesque. Les ouvriers devront attendre que les industries de guerre soient transformées, et ces fabriques devront attendre la demande effective pour produire.

Certains ont prédit : « L'Europe aura besoin de tout ; la demande sera sans précédent ».

Dans la dernière guerre, une grande partie de ce que l'Amérique a vendu à l'Europe dans les dix années suivant l'armistice fut payée avec de la monnaie d'inflation. Cette fois-ci, il n'y aura de marché que celui créé par les crédits des Nations Unies.

LA HAINE

La seule classe à l'abri sera celle des petits propriétaires de l'Europe occidentale, et jusqu'à un certain point, celle des fermiers et des ouvriers agricoles.

Les ouvriers spécialisés, les petits commerçants et les artisans seront impuissants et deviendront une proie facile pour les agitateurs. Les employés et les fonctionnaires seront en sécurité, mais craindront la hausse des prix (car leurs traitements sont ajustés pour suivre l'inflation). Les industriels et grands propriétaires ancien régime attendront les opportunités du sort.

Tel sera l'état de l'Europe — en haillons, affamée et appauvrie — que les Nations Unies devront aider pour bâtir une paix durable et saine.

Jamais la haine n'a pris des proportions si monstrueuses. Les prisonniers ont été massacrés par dizaines de milliers, des nations entières chassées de leurs habitations et exilées dans des pays lointains, de vastes régions affamées. Le rétablissement de la justice au profit des opprimés d'aujourd'hui imposerait des massacres sans fin. Une grande sagesse devra gouverner le monde.



Le jour de l'armistice, des millions d'individus libérés de l'oppression allemande n'auront contre le peuple nazi que haine et rancœur. Ils se souviendront par exemple, de l'exécution en masse d'innocentes victimes sur le front de Russie (ci-dessus) et ailleurs.



Planche représentant une série d'ébauches de Joséphine Baker exécutées par le peintre bien connu Georges Sabbagh, et dont la synthèse a donné un portrait saisissant d'intensité.

Inauguration de la Saison du Caire

LE GALA DE L'OPERA

Cannes, 23 août 1939 : *le Bal des Petits Lits Blancs à Palm Beach. La plus élégante société française et européenne occupait de petites tables dressées autour d'une piste sur laquelle des vedettes de renom devaient mettre leur talent au service d'une belle œuvre de charité. C'était un des grands événements annuels de la vie mondaine française. Mais le ciel politique était lourd et angoissant. Personne ne se faisait illusion sur les signes avant-coureurs du cataclysme qui allait secouer le monde, et cette fête traditionnelle aurait, en la circonstance, paru déplacée si son but humanitaire ne justifiait le déploiement de luxe et de plaisir auquel elle donnait toujours lieu. Tout à coup, au milieu des danses, une pluie torrentielle s'abattit. Elle sema une sorte de panique parmi l'assistance. En quelques secondes, toutes les tables se vidèrent. Dans un bref tumulte, les femmes en robes de soir, les hommes en smokings blancs se précipitèrent vers un abri. Je ne sais quel sentiment d'oppression me serrait le cœur. Cette interruption soudaine m'apparaissait comme le symbole d'un monde qui sombrait. Le désordre de ce sauve-qui-peut général ajoutait à ma tristesse. J'eus l'impression que des lumières s'éteignaient...*

•

Le Caire, 24 octobre 1943 : *gala franco-égyptien au Théâtre Royal de l'Opéra. La grande salle pourpre et or est pleine d'une société qui me reporte à ces grandes soirées d'avant-guerre. Femmes en grandes toilettes, smokings, uniformes d'officiers, rarement on vit un si beau parterre. Certaines loges ressemblent à des devantures de bijouterie. En pleine guerre, cela évoque irrésistiblement les temps heureux et combien lointains, semble-t-il, de la paix. Les lumières de l'Europe se sont rallumées au Caire, grande capitale des nations en guerre. Un roi est présent : S.M. Pierre II de Yougoslavie ; des princes, des hommes d'Etat étrangers, des dignitaires de la Cour, des ministres, des diplomates se trouvent parmi l'assistance. Mais pourquoi tout ce faste alors que tant de peuples souffrent, ont faim ? Une double et ample justification : les enfants de France et le Croissant Rouge égyptien. Seules des œuvres de secours et d'entr'aide peuvent autoriser un pareil déploiement de luxe.*

De grandes vedettes prêtèrent leur concours à ce gala qui fut un succès sans précédent : *Joséphine Baker, si chère au souvenir des Parisiens, Naguib Rihani, qui a réussi à être à la fois le Molière, le Sacha Guitry et le Courteline égyptien, Fred Rey, du Casino de Paris, le Serge Lifar de la danse du Rocher, Tahia Carioca, ensorcelante danseuse orientale, des volontaires du Bataillon du Pacifique, tous anciens combattants de Bir-Hakeim, dont les danses et les chants tahitiens firent sensation, la famille Akef aux acrobaties incroyables, et Renée Davelly, diseuse de talent, dont le dévouement aux soldats est devenu une espèce d'apostolat.*

•

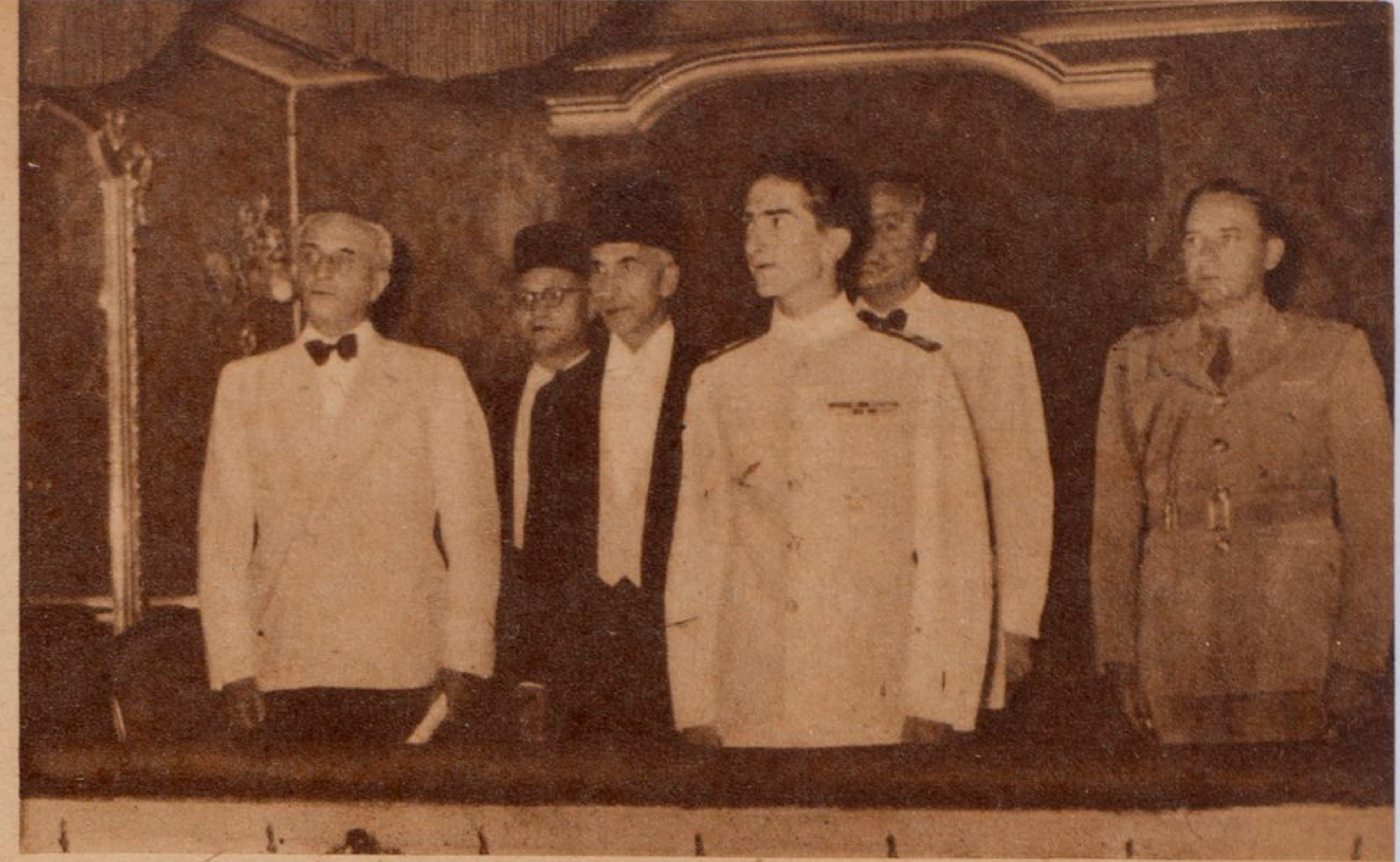
Cette revue à grand spectacle avait été montée avec goût et intelligence, ce qui fit du gala franco-égyptien une double évocation parfaitement réussie de l'Orient et de l'Europe. Le tableau pharaonique, la scène bédouine dans laquelle Carioca évolua de manière fascinante, la rue montmartroise où Renée Davelly chanta sa nostalgie, la boîte de nuit parisienne grâce à laquelle Joséphine Baker nous transporta dans le temps et dans l'espace, un fond de décor à la Picasso, le tableau du rocher, un paysage verdoyant de Tahiti inspiré de Gauguin, une vue du Pavillon égyptien à l'Exposition de Paris, tous ces décors créèrent une atmosphère juste.

Les chansons de Joséphine Baker apportèrent à chacun des bouffées du Paris brillant d'il y a quelques années.

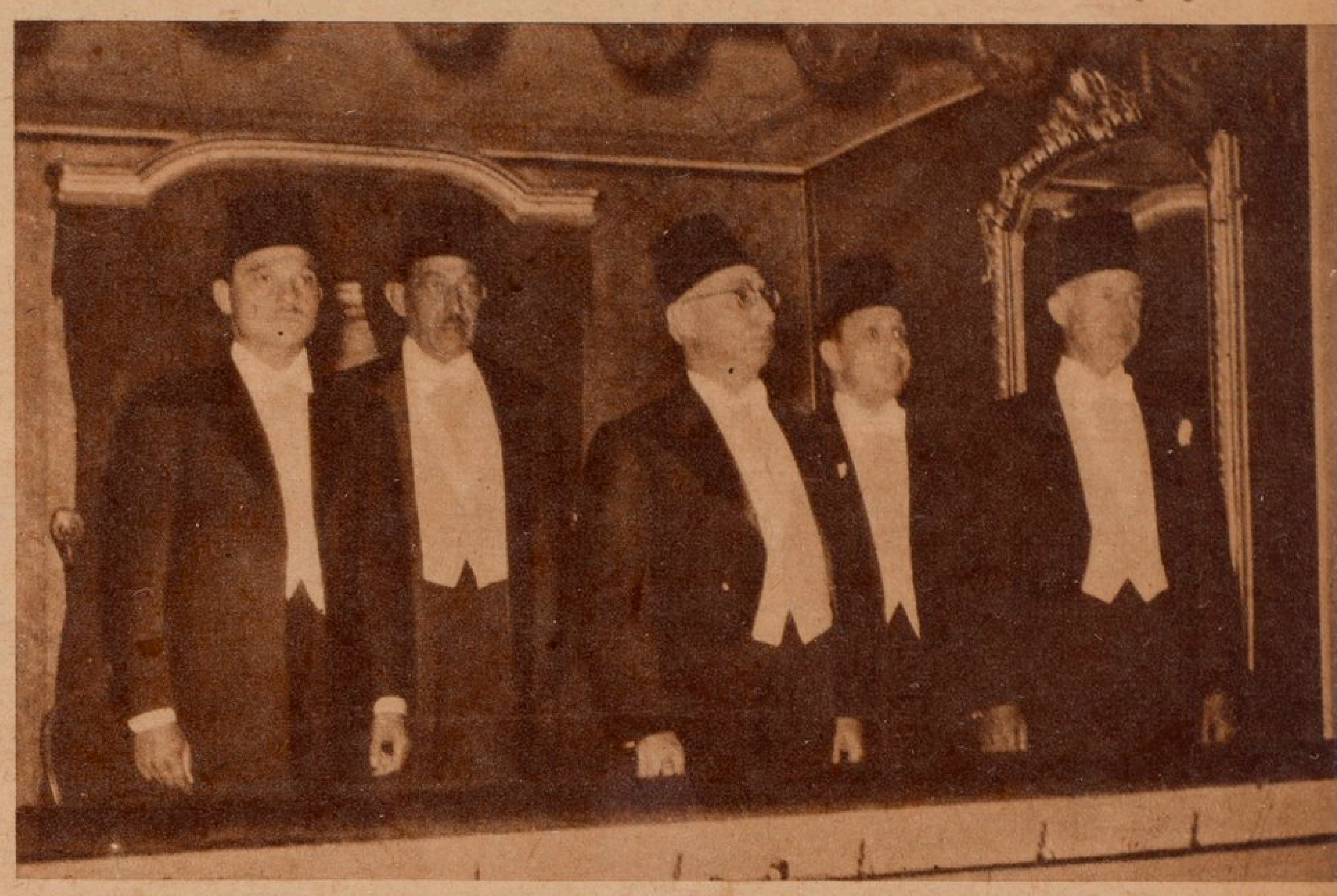
Avant son numéro, un sketch entre deux Français avait évoqué le Paris silencieux mais héroïque d'aujourd'hui.



Ce vivant portrait de Joséphine Baker par G.H. Sabbagh a été reproduit dans les programmes mis en vente au cours du gala, avec un autographe de l'actrice.



S.M. Pierre II de Yougoslavie. A sa droite, S.E. Ahmed Hassanein pacha, chef du Cabinet royal, représentant S.M. le Roi Farouk, et S.E. M. Pouritch, président du Conseil yougoslave.



Parmi les personnalités présentes, l'on remarquait aussi la présence de S.E. Saad Allah El Gabri bey, président du Conseil syrien (à la droite de la photo), et de S.E. Gamil Mardam bey, ministre des Affaires Etrangères syrien (à sa droite), que l'on voit ici dans leur baignoire



Une vue du bar de l'Opéra pendant l'entr'acte. Comme on s'en rend compte, le public y a fait honneur. Le champagne coula à flots et la plus franche gaieté y régna longtemps.

La danse du rocher exécutée par Joséphine Baker et Fred Rey, premier danseur du Casino de Paris. Les Tahitiens les accompagnent de leurs chants qui ravirent l'assistance.



Perché sur un arbre, un éclaireur observe les lignes ennemies, tandis que deux de ses camarades se tiennent aux aguets. L'éclaireur doit savoir grimper sur les arbres sans qu'une seule branche en tremble, sans faire le moindre bruit ou le moindre mouvement qui puisse attirer l'attention de l'ennemi.



1 Vérifier ses armes est un des premiers devoirs du franc-tireur avant son départ en mission. Ce groupe examine grenades, tommy-guns, etc., qu'il emportera tout à l'heure...

FRANCS-TIREURS ROUGES

Observer les mouvements de l'ennemi, capturer des prisonniers qui pourraient fournir des renseignements précieux, faire sauter au besoin un poste d'observation, un dépôt, un pont ou un train adverses, telles sont, en général, les principales missions que remplissent les



3 Afin de pouvoir passer dans les lignes ennemies, il faut d'abord effectuer une brèche dans les barbelés. Le caporal Vassili Gorchkov est passé maître dans cet « art ». Il est allé 52 fois en reconnaissance et a capturé à lui seul trois soldats et un officier allemands.

5 Armés de « tommy-guns », les francs-tireurs s'élancent sur l'ennemi essayant de le prendre au dépourvu. Surprise, rapidité et répartition habile des rôles sont les gages du succès de toute reconnaissance. Le haut commandement y attache une grande importance.





2 Faire des prisonniers exige des éclaireurs un progrès et un renouvellement constants de leur méthode de travail. C'est pourquoi leur entraînement est intense et permanent.

francs-tireurs de toutes les armées. Mais les éclaireurs russes se sont révélés supérieurs dans ce genre d'opérations. Dans son livre sur la Russie, Bernard Pares, grand expert britannique des questions russes, déclare que le sens du camouflage, de l'apparition et de la disparition subites est inné dans le peuple russe. Il y est passé maître. Mais le haut commandement soviétique perfectionne ce sens inné par un entraînement intensif des troupes spéciales. Tous les jours, de nouvelles méthodes inspirées par l'expérience de la guerre viennent s'ajouter aux règles anciennes pour garantir les meilleurs résultats. Le reportage que nous publions ci-contre montre un groupe de francs-tireurs soviétiques à l'entraînement.



4 La brèche enfin effectuée dans les barbelés qui protègent les lignes ennemies, les éclaireurs y pénètrent en rampant. Ils portent un uniforme spécial, dont le camouflage est minutieusement étudié par des experts afin de les confondre avec le fond général.

6 L'opération est terminée. Les éclaireurs de la garde reviennent dans leurs lignes. Durant cette patrouille de reconnaissance, ils ont récolté des renseignements utiles sur l'ennemi, et souvent ils ramènent avec eux des prisonniers dont on tirera des informations.



Mon séjour en RUSSIE

par EVE CURIE

Eve Curie a parcouru des milliers de kilomètres parmi les pays en guerre. Dans son dernier livre, « Voyage au milieu des guerriers », publié récemment aux Etats-Unis d'Amérique, elle présente une émouvante image des peuples qui combattent pour la liberté. Dans l'article suivant, extrait de ce livre, elle raconte son voyage en U.R.S.S. lequel eut lieu au début de l'année 1942. Ses réflexions conservent leur intérêt, car Eve Curie a su saisir l'âme russe dans tous ses aspects.

Kuibyshev, l'ancienne Samara, était une petite ville envahie par une énorme cité. L'énorme machinerie de la bureaucratie russe, les membres du corps diplomatique, les journalistes étrangers, suivis par les meilleures compagnies d'acteurs, de danseurs de ballets et de musiciens de l'U.R.S.S., s'y étaient installés à l'époque de la grande retraite soviétique. Il ne me fallut pas beaucoup de temps cependant pour découvrir que cette capitale temporaire était de caractère complètement artificiel. A l'exception des étrangers et des Russes qui les avaient à charge, il n'y avait personne d'important à Kuibyshev. Staline et tous ceux qui dirigent réellement la guerre étaient demeurés à Moscou, trop heureux, je présume, de se débarrasser de tout ce qui n'était pas essentiel, en ces temps troublés d'offensives et de contre-offensives.

Un dimanche, le 11 janvier, je rendis visite à une très célèbre et très populaire personne, qui se trouve être aussi une des plus élégantes femmes que je rencontrais en U.R.S.S Mme Olga Lepeshinskaya, qui a 25 ans, est peut-être la meilleure ballerine du pays, une danseuse classique douée d'une grâce incomparable et d'une technique supérieure. Elle avait reçu pour l'année 1941 le Prix Staline d'une centaine de milliers de roubles, la plus haute récompense qu'un artiste peut obtenir en U.R.S.S.

Ce n'était pas dans une tenue de danseuse que je la rencontrais cependant, et elle ne portait pas son costume poétique du « Lac du Cygne ». Je trouvais cette petite et mince femme, aux cheveux noirs et au visage enfantin, dans un bureau de l'Office d'Information Soviétique. Elle était assise à sa table de travail et paraissait très prise par ses occupations. Lepeshinskaya, en même temps que ses splendides exhibitions à l'Opéra, avait pendant plusieurs années collaboré activement aux organisations de la Jeunesse Communiste. Elle était la secrétaire du Comité de Jeunesse Antifasciste.



Après avoir terminé sa randonnée de plus de 40.000 kilomètres à travers les pays belligérants, puis être retournée à New-York, Mlle Eve Curie est partie pour Londres où elle s'est engagée dans les services féminins des forces françaises combattantes, dont elle porte ici le bel uniforme.

Je n'étais pas encore fixée sur le point de savoir si c'était la danseuse ou l'antifasciste que j'étais venue voir. Tandis que Lepeshinskaya répondait à mes questions avec la voix d'une petite fille studieuse, notre conversation porta tour à tour sur les ballets, la politique et l'effort de guerre. Je dis combien il me paraissait remarquable qu'elle pût mener de front tant d'activités différentes. Cela ne lui paraissait pas du tout singulier et elle me fit observer qu'en même temps qu'une danseuse et un travailleur social, elle était aussi une épouse et une mère.

UN MOT DE PASSE MAGIQUE

Avec elle, comme avec toutes les femmes cultivées que je rencontrais en Russie, le nom de ma mère, Marie Curie, eut l'effet d'un mot de passe magique. Le fait que j'étais la fille d'une savante, d'une femme dont l'exemple avait éveillé l'espoir chez toutes les femmes du monde, le fait aussi que j'étais associée aux Français Combattants qui poursuivaient le combat contre les Allemands semblaient signifier bien plus aux yeux des Russes que mes titres de « reporter ». Soudainement, Lepeshinskaya se pencha vers moi et dit :

— Que faites-vous ce soir ?

Je répondis que je dînais à l'hôtel, avec un correspondant américain.

— Oh ! sûrement vous pourrez dîner plus tard, dit-elle avec beaucoup de chaleur. Ce soir est le dernier des festivités du Nouvel An lesquelles, pour ce qui est des enfants de Kuibyshev, ont duré plus d'une semaine. Je vais danser pour les gosses. Voudriez-vous venir ?

J'y allais avec Liuba Mieston, que j'avais rencontrée la veille. Elle avait le grade de lieutenant dans l'armée, et travaillait au Bureau d'Information Soviétique.

La revue, qui comportait une variété de numéros, n'était pas vraiment bonne. Mais les enfants paraissaient fascinés par le spectacle, et moi de même. C'était comme si toutes les Russies de tous les temps s'étaient rassemblées sur la scène : la Russie des temps médiévaux et celle qui n'avait que 25 ans d'âge, la Russie de Staline et celles des contes de fées.

Je fus prévenue par une vague de frénétiques applaudissements que quelque chose d'important allait se produire : Lepeshinskaya faisait son entrée. De toute évidence, ces enfants la connaissaient très bien. Elle portait une courte tunique blanche, légère et souple, et avait une fleur rouge dans les cheveux. Les conditions du théâtre n'étaient pas favorables à l'exhibition d'une grande danseuse de ballet. La salle était quelconque, l'éclairage défectueux, et l'accompagnement au piano très médiocre. Lepeshinskaya ne semblait pas s'en soucier. Au rythme de la musique, ses jambes et ses pieds se livrèrent à des variations fascinantes. Elle fit les pas les plus difficiles avec un sourire de ravissement, comme si de rien n'était. C'était une virtuose accomplie, c'était la jeunesse personnifiée.

L'ovation se prolongea interminablement. Tout ce que j'avais à faire, c'était de me rendre dans les coulisses et de dire à la prestigieuse ballerine : « Madame la Secrétaire du Comité de la Jeunesse Antifasciste, je vous félicite de tout mon cœur ».

Quelques jours plus tard, le 8 janvier, par un froid très vif, je fis une randonnée en auto sur le front. Nous allions visiter deux endroits chers aux cœurs russes : Tula, la ville qui ne s'était rendue ni à Napoléon ni à Denikine ni à Hitler, et qui avait été assiégée un mois et 17 jours par les nazis sans céder, et Yasnaya Polyana, le domaine où Léon Tolstoï avait vécu et travaillé pendant la plus grande partie de sa vie. Il avait été occupé et dévasté par les Allemands, puis reconquis par l'Armée Rouge. J'étais le premier étranger à aller à Tula depuis que l'avance soviétique avait mis fin au siège, et à Yasnaya Polyana depuis que les Russes avaient réoccupé le village.

J'effectuai cette tournée avec la petite nièce de Léon Tolstoï, Sophia Andreyevna Tolstoï, qui était préposée à la surveillance de tous les musées Tolstoï en Russie, avec le professeur Minz, de l'Académie des Sciences de Moscou, qui avait été chargé de la restauration du domaine endommagé de Yasnaya Polyana, et avec Liuba Mieston et une jeune fille qui était la secrétaire du professeur Minz.

VISITE AU FRONT

Il faisait tellement froid qu'à plusieurs reprises, tandis que l'auto évoluait dans un monotone paysage d'hiver, recouvert de nei-

ge, nous dûmes nous arrêter et courir énergiquement en tous sens pour nous dégourdir les jambes, les ramener à la vie. Notre groupe était en vérité un groupe extraordinaire une Française, moi, enveloppée d'une veste persane, parlant un mélange de polonais, de russe, d'anglais et de français ; un vieux professeur juif au visage intelligent, qui me paraissait être davantage un homme du parti qu'un historien détaché ; Liuba Mieston, dans son uniforme de l'Armée Rouge et sa cape en peau de mouton ; la silencieuse petite secrétaire du professeur Minz et la simple et digne femme d'une cinquantaine d'années que nous appelions tous « Sophia Andreyevna ». Elle était la dépositaire officielle de la mémoire de Tolstoï dans la Russie moderne, ce qui signifiait beaucoup, car aucun écrivain n'est plus largement lu, aucun penseur n'est plus vénéré que Léon Tolstoï en Russie soviétique. L'anglais courant qu'elle parlait, son distingué accent français, ses manières discrètes, certains autres détails, même, dans ses simples vêtements usés (le fait qu'elle portait un chapeau, et que ses mains étaient blotties dans un petit manchon de fourrure, d'une manière très féminine, avec une élégance à la Anna Karénine), tout cela révélait une femme qui avait été élevée par une gouvernante anglaise dans une famille riche, une femme qui était, ou plutôt avait été, une comtesse.

Quand nous arrivâmes près de Tula, je pus comprendre, rien qu'en regardant à travers la vitre de l'auto, ce qu'avait été le siège de Tula et l'enjeu de toute la bataille. Si Hitler avait conquis cette ville, il se serait assuré une solide mainmise sur les lignes de communications entre la capitale, Moscou, et l'Ukraine, et il n'aurait été qu'à 200 kilomètres de Moscou par le sud.

Le siège de Tula, un des plus dramatiques épisodes de la guerre russe, m'est apparu comme une démonstration vivante de ce que l'on pourrait appeler « l'efficace de l'héroïsme » : parce que les défenseurs de la ville n'avaient pas cédé à la violence de l'attaque allemande (laquelle avait duré du 29 octobre au 15 décembre) et avaient continué de combattre contre l'ennemi dans des conditions que de nombreux experts militaires auraient qualifiées de désespérées. Une ville de 350 000 habitants avait finalement été sauvée, un grand centre industriel avait été maintenu en activité, et une ligne vitale de communications avait été sauvegardée.

Notre but en nous arrêtant à Tula était de voir M. Zhavoronkov, le secrétaire de l'organisation du parti pour les 40 districts de la région de Tula. Il avait été durant les jours du siège critique le président du Comité de la Défense de la ville, dans lequel les soldats, les hommes du parti et les simples habitants de la ville travaillèrent ensemble. Mais M. Zhavoronkov était occupé par un congrès et ne pouvait nous recevoir immédiatement. Pendant la nuit, plusieurs messagers firent des apparitions dramatiques pour vérifier si, en dépit de mon attente interminable, j'étais toujours en mesure de voir M. Zhavoronkov, le mystérieux secrétaire du parti communiste de la région de Tula, et pour m'annoncer qu'il serait prêt dans quelques minutes. Mon court séjour en Russie m'avait appris que l'efficience russe, qui est formidable, n'était liée d'aucune manière avec la ponctualité.

APRÈS UN SIÈGE

A 10 heures 25, un fonctionnaire essoufflé, que je n'avais pas vu auparavant, vint me dire que M. Zhavoronkov était prêt à me recevoir. Nous nous rendîmes tous à son quartier général. J'étais si fatiguée que je me sentais prise de vertige : je marchais comme dans un rêve. Je m'en confessais à M. Zhavoronkov en entrant dans son bureau, où quatre silencieux officiers en uniforme, à côté de lui, m'attendaient. Cela était certainement une erreur. Elle devait permettre au jeune chef, dès le début, d'affirmer la supériorité du peuple russe en général et des habitants de Tula plus précisément sur le reste du monde. « Nous ne dormons jamais, me déclara-t-il. Nous travaillons tout le temps, nuit et jour. Personne d'entre nous dans ce bureau n'a dormi plus de cinq heures par nuit pendant les derniers trois mois. »

Zhavoronkov était un jeune homme petit de taille, presque élégant, et au visage immobile. Il parlait lentement et à haute voix comme s'il s'adressait à une foule. Sa parole était claire, éloquente et attentivement impersonnelle. Il ne mentionnait jamais un seul fait accompli par une personne particulière, que ce fût lui ou un autre. Il voulait attribuer le mérite de toute action héroïque à la population de Tula, à l'Armée Rouge et à la Russie soviétique. J'avais affaire à un typique homme du parti, un parfait servant de l'Etat socialiste. Il était en même temps un patriote passionné.

LE SECRET DE LA RÉSISTANCE

Plusieurs mois plus tard, durant la bataille épique de Stalingrad, je devais me souvenir de la manière dont Zhavoronkov, à Tula, répondit à ma question : « Comment sauve-t-on une ville assiégée ? » et me rappeler sa voix fanatique et triomphante comme il disait :

« Tout d'abord, et avant toute chose, l'on sauve une ville assiégée en jurant que l'ennemi n'y pénétrera pas. Cela peut paraître absurde, mais ça ne l'est pas. Il arrive souvent, dans cette guerre, que les chefs militaires construisent des défenses pour une place qu'ils savent devoir finalement livrer, pour une place qu'ils ont déjà abandonnée dans leurs cœurs. Dans une situation comme celle qui s'est présentée à nous à Tula, il était de la plus haute importance que nous fussions absolument décidés à mourir plutôt que de nous rendre. Le plus grand élément de la résistance est cette volonté de résister, unanimement partagée par les chefs responsables et tous les habitants d'une ville. Nous possédions cette volonté à Tula. Voyez-vous, nous sommes très fiers de nos traditions. Après avoir résisté, tour à tour, à Napoléon et Denikine, nous n'avions certainement pas l'intention de livrer Tula à Hitler. »

Il était minuit passé. La conversation avait été fascinante : maintenant elle tombait. Je ne devais pas en être longtemps surprise. Notre interlocuteur semblait affalé à son bureau. Je lui fis remarquer : « En dépit de ce que vous prétendiez au début, vous n'êtes pas différents de nous. Vous paraissez profondément ensommeillé ».

Il me répondit en souriant, avec un sourire tendu : « Oui, je suis très fatigué ».

(La suite en page 12)



Des officiers russes autour du sépulcre de Tolstoï après la retraite des nazis de Yasnaya Polyana. A gauche : des tombes de soldats nazis tués durant la bataille autour de la cité.

Une lettre pour vous

« Je suis bien malheureuse et j'ai besoin que quelqu'un s'intéresse à mon cas pour me donner un conseil. Je suis mariée depuis cinq ans et n'ai pas d'enfants. Notre ménage est parfaitement uni. Jusqu'ici, mon mari et moi avons vécu dans une harmonie bien rare, malgré une situation de fortune des plus modestes. Mais nous avons des goûts simples et toute notre joie est de vivre chez nous, en faisant partager notre bonheur à quelques vrais amis. Mon mari a une sœur, âgée de trente-cinq ans, qui, sans être folle, est depuis son enfance dans un état de déficience mentale. Elle est incapable de s'occuper d'elle-même et vit prostrée. Il faut lui donner tous les soins qu'exige un enfant de trois ans. Jusqu'ici, c'est ma belle-mère qui, avec un dévouement maternel magnifique, s'est entièrement consacrée à sa fille. Grâce à cette abnégation, elle a préservé notre bonheur en nous épargnant le spectacle pénible de cette malheureuse créature. Mais ma belle-mère vient de mourir. Depuis trois mois ma belle-sœur est à notre charge, et je vous écris parce que je n'en puis plus. Mon mari souffre de la présence de sa sœur. Il souffre de me sentir muette et malheureuse, de voir notre vie entièrement changée. Notre petit appartement, autrefois si agréable et accueillant, est attristé par la présence de la pauvre créature inconsciente. Mon mari fuit la maison et me laisse dans ce tête-à-tête terrible. Que dois-je faire ? Il nous est pas possible de payer l'entretien de cette malade dans une maison de santé. Nous n'en avons pas les moyens. Je ne me sens pas le courage de faire ce que ma belle-mère a su faire. Alors que devenir ? Je ne me plains à personne, car la pitié me fait horreur, mais à présent j'évite mes amis, ne voulant pas leur faire partager notre vie actuelle. Mais cette situation ne peut pas durer. Mais encore, que faire pour en sortir ? Je vous le répète, nos moyens sont très limités, la cherté actuelle de la vie rendant tout encore plus difficile. »

P. S.

Vous êtes en effet dans une situation bien difficile, Madame, mais je ne la crois pas sans issue. Il est de toute évidence que vous ne pouvez supporter davantage la présence d'une belle-sœur à demi démente. Vous avez cru pouvoir le faire. Mais au bout de trois mois vous constatez les premiers résultats de ce bel acte d'altruisme : votre mari fuit une maison autrefois agréable, aujourd'hui pénible. Votre vie est toute bouleversée et attristée et la révolte vous arrache ce cri : « Je n'en puis plus ! » Ce qui pour une mère a été pendant toute une vie un dévouement silencieux ne saurait être pour vous qu'un sacrifice inutile, voire dangereux.

Le sacrifice n'est bénéfique que lorsqu'il est acceptation entière, libérée de tout regret. Mais vous, vous avez votre bonheur à protéger, à sauvegarder, car ce bonheur n'est pas seulement le vôtre, mais celui de votre mari, et le bonheur d'un couple harmonieusement uni est plus précieux que le confort d'une débile mentale, inconsciente et probablement incurable. Le bonheur dans le mariage est une victoire. Victoire sur la satiété, la monotonie, le quotidien. Victoire sur l'égoïsme, l'éparpillement et ce grand écueil : l'imagination et ses fantômes. Cette victoire, il faut la gagner jusqu'au bout, même si le prix en est cher. Jusqu'ici vous n'avez connu que la tâche, si douce aux femmes aimantes et aimées : vivre pour édifier votre bonheur. Maintenant il vous faudra lutter pour préserver la part de joie que vous avez amassée.

A tout prix, il faut que vous mettiez votre belle-sœur dans une maison de santé et confier à d'autres le soin de veiller sur elle. Vous n'avez pas les moyens de le faire, dites-vous. Alors n'hésitez pas : travaillez. Gagnez vous-même l'argent qui assurera un entretien coûteux, je le sais puisque, hélas, la société ne prend pas encore à sa charge les déficients, les débiles mentaux. Sans doute aurez-vous à vaincre une certaine répugnance. Il est pénible d'avoir à interner un être proche par les liens du sang, car c'est officiellement reconnaître sa déchéance. La pitié familiale fait préférer le sacrifice. Pourtant, c'est seulement dans les maisons de santé que ces débiles peuvent être rééduqués et apprendre par automatisme ce qui n'est que dressage d'habitudes.

Sans doute encore, vous sera-t-il pénible de vous plier à une discipline de travail, puisque, probablement, vous n'avez sans doute jamais quitté votre maison. Sans doute vous heurterez-vous à des difficultés, entendrez-vous des critiques. On vous blâmera de ce que, n'ayant pas d'enfants, vous n'ayez pas voulu faire une place chez vous à une parente si proche, la propre sœur de votre mari. Mais laissez dire et répétez-vous qu'en échange de votre peine, vous aurez sauvé votre ménage. La révolte qui est en vous (car c'est bien plus dans un accès de révolte que de désespoir que vous m'avez écrit) peut devenir, si vous savez être énergique et courageuse, un point de départ. Utilisez-la dès maintenant. Ne laissez pas la terrible habitude tramer ses pièges. Aujourd'hui vous vous insurgez contre cette injustice. Dans six mois l'accoutumance sera faite, malgré vous, et peut-être même direz-vous : « Que pouvais-je faire d'autre ? » Vous êtes fière, vous ne vous plaindrez pas, puisque vous avez l'apitoiement en horreur, mais une sombre rancœur assombrira votre regard, et vous serez comme celles qui étouffent de se taire. Laissez cette soif de vie vous inspirer une décision nette et susciter les forces latentes qui sont en vous. Il y a en ce moment du travail pour toutes les femmes qui veulent en trouver. Votre lettre, votre écriture témoignent de votre instruction. Vous pouvez rédiger, devenir une bonne secrétaire. Cherchez. Vous trouverez. Et sitôt votre premier argent gagné, votre vie d'autrefois vous sera rendue, mais plus heureuse encore, car alors vous saurez la douceur de tout ce que vous avez failli perdre.

Votre amie

Les lecteurs et lectrices qui désirent consulter la rédactrice de cette rubrique sur leurs problèmes sont priés d'adresser leurs lettres à « Images », Poste Centrale, Le Caire ». Ecrire sur le coin de l'enveloppe : « Une lettre pour vous ».

Opération combinée :

LE RAID SUR BRUNEVAL

Opérations combinées : depuis la Conférence de Québec et l'invasion de l'Italie, il n'est question que de cela dans tous les articles des chroniqueurs militaires. Comme l'ont déclaré M. Churchill et le président Roosevelt, c'est par une opération combinée d'une envergure colossale que le grand coup sera porté contre l'Allemagne en Europe et contre le Japon en Asie. A l'origine des opérations combinées dans cette guerre, il y a les coups de main des commandos au cours desquels l'état-major britannique expérimenta à proprement parler la technique de l'une des opérations militaires les plus difficiles. L'un de ces « raids » les plus caractéristiques fut celui exécuté sur Bruneval où les Allemands avaient installé un poste de radio-détection. Voici comment se déroula cette affaire, suivant le récit officiel du ministère de l'Information extrait du livre « Combined Operations » qui vient de paraître :

Une vue aérienne de la région de Bruneval qui fut choisie par le commandement des opérations combinées comme cible à cause du poste de radio-détection perfectionné que les Allemands y avaient construit. Sur la photo, nos lecteurs peuvent étudier les différents mouvements des parachutistes et des commandos lors du raid dont on lira les détails ici.



Le 1er février 1942, l'adjudant d'aviation Cox, spécialiste de la T.S.F., arriva au ministère de l'Air et fut aussitôt introduit auprès d'un colonel qui le félicita : Cox s'était en effet offert de remplir une mission spéciale et dangereuse. « Je ne puis pas encore vous dire ce que c'est, déclara le colonel, mais vous devez commencer par apprendre à sauter parfaitement en parachute. » Intrigué, l'adjudant prit congé et commença à exécuter les premiers ordres reçus. Très vite, il en sut assez pour être autorisé à sauter d'un ballon captif en pleine nuit. « Le trou au fond de la nacelle, avoua-t-il, me parut soudainement être l'orifice d'un puits sans fond. »

Pendant qu'il effectuait ainsi en quelques jours un entraînement qui exige normalement plusieurs semaines, un groupe d'officiers, au quartier général des opérations combinées, dressait les plans d'un coup de main d'un genre très différent de celui qui avait eu lieu le mois précédent à Vaagso, en Norvège.

Comme nous-mêmes, l'ennemi s'efforce constamment d'améliorer son système de radio-détection. Très en retard sur ce chapitre au début de la guerre, il avait réalisé des progrès considérables à la fin de 1941 et avait établi plusieurs postes sur le rivage occidental de l'Europe, afin d'être averti à l'avance de l'approche de nos bombardiers. Un de ces postes, des plus modernes, était situé près du village de Bruneval, en France septentrionale, à une vingtaine de kilomètres au nord-nord-est du Havre. Il fut décidé de le mettre hors de service et d'utiliser dans ce but des effectifs d'une division aéroportée qui seraient amenés à destination par des bombardiers Whitleys et ramenés en Angleterre par des unités de la flotte de guerre.

•

L'objectif, abrité dans une petite cabane construite dans un repli de terrain, était situé entre le bord de la falaise et une maison isolée dont le major J.D. Frost — le premier commando à y pénétrer — dit que c'était « une villa de type moderne et tout à fait nouvelle. » A 400 mètres plus au sud, une petite plage en forte pente, couverte de gravier et de sable, s'étendait au pied des falaises calcaires qui, à cet endroit, ont plus de cent mètres de haut. C'est à cet endroit qu'il fut décidé de rembarquer le groupe une fois sa mission accomplie.

Le poste était occupé par des signalisateurs allemands, spécialistes des appareils de radio-détection. Il était défendu, d'abord par une tranchée avec des cagnas, puis par un nid de mitrailleuses très proche, construit au bord de la falaise. Un autre nid était construit juste au sud de Bruneval, et tous deux couvraient l'anse. A quelque 150 mètres plus à l'intérieur, des hommes étaient cantonnés dans une ferme, « Le Presbytère », entourée d'un petit bois. Au total, la région était défendue par quinze postes dont certains faisaient face à la mer et d'autres dominaient les abords de la plage. Une centaine d'Allemands garnissaient ces défenses, mais non loin se trouvait un régiment d'infanterie et à quelques kilomètres de là était un bataillon équipé d'autos blindées. Le secteur jouissait aussi de la protection, de jour et de nuit, de chasseurs de la Luftwaffe.

Des préparatifs poussés furent faits pendant plusieurs semaines avant que fût déclenchée l'entreprise. Des avions de reconnaissance photographièrent l'objectif et la région environnante. D'après les photos prises, des maquettes furent construites et des cartes spéciales préparées. Maquettes et cartes furent bien utilisées, car les observateurs des Whitleys purent, après quelques jours d'étude, connaître à fond, et par cœur, le tracé de la ligne côtière et de la zone de l'objectif.

Les hommes de tous grades de l'armée, de l'aviation et de la marine répétèrent pendant quelque temps leur rôle avant l'opération. Celle-ci fut retardée de quelques jours jusqu'à ce que les conditions atmosphériques fussent favorables.

•

L'occasion attendue se présenta dans la nuit du 27 au 28 février. Dès le début de la soirée, le temps fut parfait, et il devait le demeurer presque jusqu'au bout. « Pas de vent, pas de houle, lune brillante, très peu de nuages, brume très légère », signala le commandant des forces navales. « La visibilité dans la région est de trois à cinq kilomètres avec une excellente transparence », déclarait le rapport de son collègue de la R.A.F. La flottille navale, commandée par le capitaine Cook, comprenait des canonnières à moteur et des unités de débarquement à bord desquelles avaient pris place trente-deux officiers et soldats, dont la mission était de protéger le repli des parachutistes. Deux contre-torpilleurs escortaient les unités navales. Celles-ci furent les premières à partir puisqu'il leur fallait beaucoup plus de temps que les avions pour arriver au voisinage de Bruneval. Elles étaient déjà bien au large lorsque décollèrent les troupes aéroportées.

Les parachutistes, commandés par le major J.D. Frost, se trouvèrent au-dessus de l'objectif peu après minuit. Quelques minutes avant l'heure fixée pour leur départ, ils s'étaient alignés sur l'aérodrome et avaient fait le tour du périmètre « comme des gardes », cornemuses en tête. Comme chaque section arrivait devant le Whitley qui devait l'emmener, elle faisait un quart de tour à droite dans le style le plus parfait et entrait dans l'avion. Au moment où ils franchirent la côte française, les Whitleys essuyèrent le feu des batteries anti-aériennes côtières et des navires de D.C.A. Il n'y eut aucune opposition des chasseurs allemands, car une diversion préétablie, exécutée par les chasseurs britanniques, s'avéra des plus efficaces, et il n'y eut aucune perte. Cependant, les Whitleys avaient dû changer de direction pour éviter le tir ennemi et les parachutistes furent lâchés à une certaine distance seulement du point de réunion convenu, et un peu en retard. Cela ne s'avéra nullement gênant par la suite, au contraire, car ils entrèrent en action plus tard à un moment des plus opportuns.

En route vers Bruneval, certains des hommes, enveloppés dans des sacs de couchage et bien confortablement au chaud, chantaient toutes sortes d'airs, entre autres « Viens t'asseoir près de moi si tu m'aimes », qui est la chanson des parachutistes. L'adjudant Cox, lui, exécuta à la demande générale un solo : « La rose de Tralee ». D'autres parachutistes jouaient aux cartes, au ponton, ce vieux jeu de l'armée. Le moral était bon : « Je le décrirai mieux en disant qu'il était formidable », dit le major Frost dans son rapport. Une demi-heure avant l'heure « H », le lieutenant-colonel d'aviation Pickard, qui commandait l'escadrille des Whitleys, donna le signal : « Préparez-vous à l'action. » Les parachutistes sortirent de leurs sacs et s'alignèrent, chacun à sa place. La lumière verte apparut et, un à un, ils se laissèrent tomber.

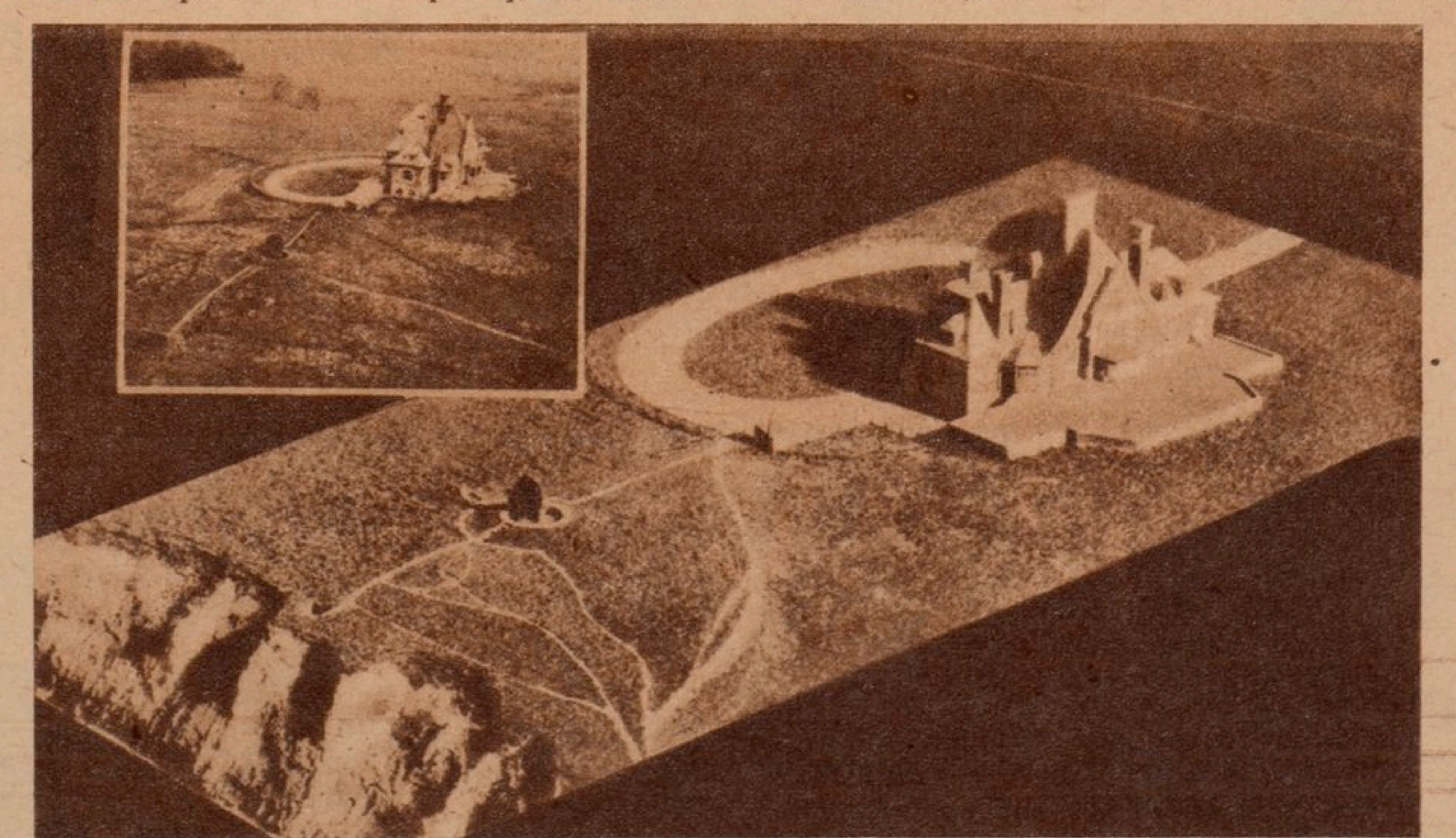
•

« Au clair de lune, je pouvais voir le lieu de regroupement qui était une rangée d'arbres, dit le major Frost. Je voyais les arbres pendant que je flottais encore en l'air. Le fait que nous soyons arrivés exactement là où nous voulions était dû en grande partie aux photographies aériennes qui avaient été fournies au moment où l'on dressait le plan de l'opération, et à la maquette de la région que chaque homme avait étudiée. »

Les troupes aéroportées atterrirent sur un sol recouvert par trente centimètres de neige. « La première chose qui me frappa, déclara l'adjudant Cox, ce fut combien tout était tranquille et combien je me sentais seul. Puis j'entendis un bruissement et j'aperçus quelque chose qui se profilait contre la neige. C'était un récipient. » Ces récipients contiennent du matériel de démolition, des appareils de signalisation et des armes supplémentaires.

Les parachutistes achevèrent leur équipement, puis ils s'alignèrent en formation de bataille et se mirent en route pour s'emparer du poste de radio-détection, à environ 600 mètres de là. Ils portaient tous des poignards et des grenades, et un grand nombre d'entre eux étaient armés de mitraillettes Sten et de pistolets automatiques de calibre 0,45. Le détachement d'assaut était divisé en trois groupes. Le premier, commandé par le major Frost, devait attaquer la maison isolée voisine dans laquelle se trouvaient, pensait-on, les effectifs de réserve du poste et une partie du personnel du poste même ; un second groupe, à la tête duquel était placé le lieutenant Curtis, était chargé de s'emparer du poste ; et le troisième groupe, enfin, avait pour tâche de protéger les deux autres et il devait occuper une position entre la ferme « Le Presbytère » et l'objectif sur les falaises. Un groupe différent devait occuper la plage par laquelle tout le monde devait rembarquer une fois l'opération achevée.

Le major Frost et le lieutenant Curtis conduisirent leurs hommes au pas de course vers la maison isolée et le poste de radio-détection. Les deux points furent atteints en une dizaine de minutes et encerclés. La porte de la maison était ouverte. Le major Frost, poussant un grand coup de sifflet, s'y engouffra, suivi par ses hommes. Ils occupèrent les quatre pièces du rez-de-chaussée ; elles étaient complètement vides : même pas un meuble. Il grimpa alors les escaliers avec quatre hommes, criant : « Rendez-vous ! » et « Hande Hoche ! » Un Allemand, le seul présent, fut tué en défendant une des pièces de l'étage. Là-dessus, le major Frost, laissant douze hommes pour tenir la maison, s'élança, avec son ordonnance, vers le poste d'où l'on pouvait entendre des détonations. Il constata que le poste était entre les mains



Avant le raid sur Bruneval, le poste de radio-détection, l'un des plus modernes du monde, avait été photographié par des avions de reconnaissance. Dans le coin (en haut à gauche), une photo du poste. Ci-dessus : la maquette faite sur le modèle de la photographie grâce à laquelle les commandos et les parachutistes purent connaître le tracé de l'objectif désigné.

du groupe du lieutenant Curtis. Ils avaient arrosé de grenades les cagnas et tué cinq des six Allemands qui s'y trouvaient. Le survivant tomba de la falaise, mais il atterrit sur une corniche trois mètres au-dessous et fut ramené. Interrogé sur place, il déclara au major Frost qu'il n'y avait pas dans le voisinage immédiat plus d'une centaine d'Allemands.

Ces derniers, sur ces entrefaites étaient entrés en action, et nos hommes se trouvèrent dans le champ de tir des mitrailleuses du « Presbytère ». Le major Frost fit sortir ses hommes de la villa — il y eut une victime — et, se joignant au groupe Curtis et au groupe de couverture, il décida de défendre le poste de radio-détection pendant que l'adjudant Cox et des parachutistes spécialisés dans les travaux du génie s'occupaient des appareils. Pendant qu'ils poursuivaient leur tâche, le feu allemand, provenant de deux mitrailleuses résolument servies, augmentait d'intensité. Deux balles frappèrent une pièce que tenait l'adjudant Cox. Au loin, on pouvait distinguer les phares de trois véhicules qui se dirigeaient vers « Le Presbytère ».

•

Il semblait que l'ennemi était sur le point d'être renforcé, et le major Frost, s'étant assuré que les techniciens avaient achevé leur tâche, commença le repli, comme prévu, vers la plage proche du village de Bruneval, à environ 600 mètres plus au sud. Cette plage se trouve au bout d'une route qui conduit à Bruneval en courant entre des falaises au sommet desquelles étaient établis des postes de mitrailleuses. « Nous savions à l'avance, dit le major Frost, qu'il y avait un point fortifié allemand sur l'épaulement de la falaise, à l'endroit où le sol descend en forte pente vers la plage. Nous pensions qu'il n'était pas garni. Comme nous l'atteignions, une voix, provenant de la plage, cria : « Les bateaux sont ici ! Tout va bien ! Allons, descendez ! »

Les commandos étaient sur le point de s'exécuter lorsqu'une mitrailleuse ouvrit le feu sur eux depuis un point de l'autre côté de la brèche au fond de laquelle est construite la route. Il y eut deux victimes, dont le sergent-major Strachan qui fut touché par plusieurs balles. Trois lui entrèrent dans l'abdomen, mais il survécut à ces blessures et reprit sa place dans sa compagnie quelques semaines plus tard. Les parachutistes en retraite crurent tout d'abord que l'appel de la plage provenait d'un groupe ami et ils allaient descendre la pente lorsque le lieutenant Ross, qui commandait le groupe chargé de s'emparer de la plage, s'écria : « Ne descendez pas ! La plage n'a pas encore été prise ! » Là-dessus, le major Frost et son groupe occupèrent immédiatement des positions près du point fortifié vide et s'apprêtèrent à se défendre contre une attaque venant du côté de la terre.

On constata bientôt que seule la moitié du détachement qui devait s'emparer de la plage avait pu atteindre son but. Les autres avaient pris pied à quatre kilomètres du lieu de rassemblement et ils étaient par conséquent en retard. Il n'y avait pas assez d'hommes pour commencer l'attaque sans eux. Quand il s'en rendit compte, le major Frost envoya dix de ses parachutistes renforcer le groupe des assaillants. Pendant qu'ils étaient en route, les sections retardataires arrivèrent. Certaines d'entre elles étaient formées de solides montagnards écossais qui survinrent en poussant leur cri de guerre : « Caber Feigh ! » (Les bois du cerf). L'attaque fut déclenchée sur-le-champ et fut couronnée d'un succès complet. La garnison d'un fortin fut anéantie à coups de grenades.

•

Dans une petite maison au bord de la plage, un téléphoniste allemand isolé fut pris. Il était là, près de son instrument, parce que c'était son devoir, et un major du Q.G. de la garnison locale l'appelait toutes les quelques minutes et le maudissait à cause de tout ce bruit. « Le major, dit le prisonnier, semblait être au comble de l'agitation. » Le téléphoniste expliqua bien à son interlocuteur que le bruit était causé par l'explosion de grenades dans la pièce, mais à ce moment les commandos entrèrent et le téléphoniste se rendit. Un autre Allemand, blessé, fut pris dans un fortin voisin. Ces deux hommes, plus le soldat tombé de la falaise, furent les seuls prisonniers ramenés de Bruneval.

Dès que les Britanniques furent maîtres de la plage, ils s'efforcèrent d'entrer en contact avec les chalands de débarquement qui devaient ramener les troupes. Vers 2 h. 30 a.m., les équipages aperçurent les lueurs des explosions et des balles traçantes dans le voisinage de la plage et se préparèrent à accoster. Ils attendaient depuis quelque temps déjà et ils virent passer à moins d'un mille de distance deux contre-torpilleurs et deux vedettes lance-torpilles ennemies lesquelles, cependant, ne les repérèrent pas. A 2 h. 35 a.m., ils reçurent un signal leur demandant d'arriver tout de suite. Les chalands mirent immédiatement le cap sur la plage baignée de lune. « Je ne connus leur présence, dit le major Frost, que lorsque quelqu'un cria : « Sir, les bateaux arrivent ! » Les sapeurs, les prisonniers et les blessés furent les premiers à prendre place à bord. A ce moment, les Allemands qui occupaient les défenses de la falaise ouvrirent un feu violent auquel une péniche d'appui riposta avec vigueur, réduisant l'ennemi au silence. Le crépitement était terrible et l'officier de marine qui commandait la flottille dut employer un mégaphone pour que ses ordres pussent être entendus. Tous les hommes, sauf huit, se retrouvèrent à bord. De ceux restés en arrière, un était mort et les autres n'avaient pas encore atteint la plage. Au total, nos pertes s'élevaient à un mort, sept blessés et sept disparus.

La flottille mit le cap sur l'Angleterre. Lorsque le jour se leva, elle fut protégée par des Spitfires et ne subit aucune attaque, aérienne ou navale, bien qu'à l'aube elle ne se trouvât qu'à une quinzaine de milles de la côte française.

Ainsi se termina une opération dont le succès fut dû non seulement à la valeur de nos troupes, mais, une fois de plus, à une préparation soignée et à une collaboration étroite des trois services combattants.

MON SEJOUR EN RUSSIE

(SUITE)

C'est pourquoi je l'aimais. Je sus tout d'un coup, sans qu'on me l'ait dit, que cet homme avait travaillé jour après jour, nuit après nuit, semaine après semaine, dans une tension terrible, et qu'il continuerait à le faire jusqu'au jour de la victoire.

YASNAYA POLYANA !

Le jour suivant, nous sortîmes de la ville en auto. Nous traversâmes pour commencer les barricades des rues, puis les tranchées et les blockhaus fortifiés des défenses avancées de Tula, puis les mines de charbon dévastées. Dans cette région que les Allemands avaient occupée, nous retrouvâmes une vision familière, lugubre : des maisons brûlées. Nous passâmes d'autres maisons, d'autres champs, d'autres bois. A quelques kilomètres de la ville, nous quittâmes la grand'route et prîmes un chemin battu par le vent, vers la gauche. Il nous conduisit au sommet d'une colline, à un merveilleux paysage de neige et d'arbres dispersés. Tout à coup, Sophia Andreyevna dit doucement, d'une voix qui dissimulait difficilement son émotion : « Yasnaya Polyana est là, de l'autre côté de la vallée. Vous pouvez voir d'ici le jardin, et aussi le verger. Vous pouvez voir où le domaine commence. »

Parmi tous les actes de dévastation allemands, il n'y en a aucun qui ait soulevé une plus grande vague d'indignation à travers toute la Russie que la destruction du symbolique village de Yasnaya Polyana. Tolstoï était vénéré, en Russie soviétique, non seulement comme un écrivain, mais aussi comme l'homme qui, sous le régime tsariste, avait été l'ami passionné des paysans et des non privilégiés. Presque à chaque fois que je demandais à un soldat, ou à un officier, ou à un ouvrier russe, ce que je devais visiter en Russie, une des réponses que j'obtenais était :

« Allez à Yasnaya Polyana, et quand vous retournerez en Angleterre ou aux Etats-Unis, dites à tout le monde ce que les nazis ont fait de la maison de Tolstoï. »

Nous nous en rapprochions. En y entrant, le curateur du Musée Tolstoï, Siogoleva, me dit que la plupart des livres, documents et photos de l'écrivain avaient été évacués de Yasnaya Polyana en Sibérie près de deux semaines avant l'invasion allemande. Le reste avait été rassemblé par lui dans une seule chambre après que les Allemands furent arrivés. Je pus voir dans cette chambre, sur la porte de laquelle était toujours écrit : « Beschlagnahmt Fur Oberkommando der Wehrmacht », quelques meubles dispersés, les cadres vides de quelques tableaux évacués, et deux grands pianos sur lesquels le pianiste Goldenweiser et d'autres artistes de renom avaient l'habitude de jouer pour Tolstoï.

Je visitais au rez-de-chaussée la chambre, maintenant complètement vide, où « Anna Karénine » fut écrite : elle avait été employée comme mess d'officiers par les nazis, pendant les 45 jours de leur passage. Je vis le charmant studio au plafond bas, supporté par des arches blanches, où Tolstoï avait travaillé si longtemps à « Guerre et Paix ». Puis je montais au premier, pour voir les chambres à coucher et la petite bibliothèque. Les fenêtres avaient été brisées et les espaces vides bouchés avec de la paille. Le plancher, dans la bibliothèque, dans la chambre de Tolstoï et dans celle de sa femme, avait de grands trous provoqués par les obus. De grandes pièces étaient entourées par une bande de bois carbonisé. C'étaient les chambres où les Allemands avaient mis le feu avant leur départ, dans l'espoir de brûler la maison entière.

En partant, nous prîmes un chemin qui nous conduisit aux ruines de l'école, au sommet de la colline. Cette école qui avait été inaugurée en 1928 avait été un beau bâtiment : elle pouvait recevoir les enfants de plusieurs villages. Ce sont surtout ces dévastations qui auraient indigné et désespéré Léon Tolstoï. S'il avait été vivant, il aurait été plus serein, peut-être, que ses fanatiques admirateurs d'aujourd'hui en apprenant que les nazis ont essayé de détruire sa maison familiale, une maison qu'il avait chérie, mais qu'il avait cherché à quitter à plusieurs reprises parce qu'il avait honte d'y vivre comme un homme riche. Ce qu'il n'aurait pas toléré, c'est la cruauté des Allemands contre le village, contre l'école, contre les enfants, contre le peuple simple et grand qu'il aimait tant.



La sémillante Betty Grable porte avec grâce un modèle que nos mondaines auraient bien du mal à copier.

Conseils à mes nièces...

Nièce « Véra »

Je vous remercie pour votre longue lettre, les photos et les recettes. Je vous avais bien dit que vous finiriez par rencontrer un homme qui comprendrait et apprécierait votre genre de vie. Aujourd'hui vous avez le bonheur d'aimer et d'être aimée. Vous voilà récompensée de tous vos sacrifices.

Nièce « Cagneuse »

J'ai, en effet, souvent remarqué le défaut en question chez beaucoup de jeunes femmes. Vous pourrez y remédier, puisque vous en êtes affligée, en faisant chaque jour l'exercice de culture physique que voici : assise, jambes écartées, tendez la jambe droite repliée en arrière. Soulevez-vous sur le genou droit, le corps légèrement en avant. Puis revenez à la position assise. Recommencez avec l'autre jambe. Recommencez alternativement cinq fois. Cet exercice est vraiment miraculeux pour muscler et combler l'intérieur des cuisses.

Nièce « Je deviens folle d'amour »

Votre jalousie terrible doit être combattue à tout prix. Pourquoi n'essayez-vous pas de devenir un peu plus compréhensive et, surtout, de faire confiance à celui que vous aimez et qui vous aime ? La vie vous paraîtrait alors bien plus agréable.

Nièce « Amante ou mère »

Vous devez rester auprès de votre enfant. Le devoir d'une mère est d'être toujours aux côtés de celui à qui elle a donné le jour. Sacrifiez vos sentiments personnels. Laissez partir cet homme. S'il vous aimait vraiment, il vous aurait épousée, malgré votre enfant. Il vous demande d'abandonner ce pauvre petit qui n'a que vous au monde, pour le suivre ? C'est là une manifestation de son égoïsme. Vous seriez malheureuse avec un pareil individu qui semble manquer totalement de cœur.

Nièce « Marina »

Comment nettoyer un sac de daim ? Le plus simple est encore le papier de verre très fin. Appliquez-le avec légèreté et n'attendez pas que le sac soit très sale pour lui redonner de l'éclat.

Nièce « C'est jeune et ça ne sait pas »

Si vous voulez nettoyer convenablement votre robe verte sur laquelle vous avez versé du lait, faites ceci : trempez-la d'abord dans de la benzine, puis, après avoir attendu un quart d'heure, lavez-la dans de l'eau tiède savonneuse. La tache aura disparu comme par miracle.

Nièce « Je n'ai pas d'argent »

Puisque votre fourrure blanche n'est pas trop sale, vous pourrez la nettoyer vous-même sans aller chez un fourreur : employez pour cela de la craie en poudre. Etalez la fourrure, saupoudrez-la, puis frottez avec la poudre, secouez et recommencez l'opération. Battez-la ensuite avec un jonc jusqu'à ce que la poudre ait disparu. Peignez la fourrure au peigne de fer.

Nièce « J'aime »

Je vous remercie pour votre charmante lettre et pour les photos. Je n'aime pas beaucoup votre coiffure, elle vous vieillit. Pourquoi n'adoptez-vous pas un genre différent, cheveux flous et robes amples ? Vous seriez ravissante à voir. Vous avez l'air trop vieille avec vos cheveux en hauteur et vos robes fourreau.

Nièce « Je vis pour lui »

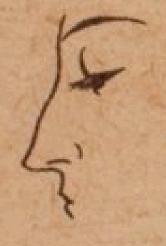
Vous avez tort de fuir le mariage seulement parce que vous avez vu vos parents se chicaner tout le temps. Il y a encore, Dieu merci, des ménages très unis. D'ailleurs, quand vous rencontrerez celui qui fera battre votre cœur, vous répondrez « oui » sans hésiter.

TANTE ANNE-MARIE

Votre Visage Vous Trahit

Un observateur attentif a la possibilité de définir votre caractère rien qu'en regardant votre visage. Ce diagnostic sera évidemment un peu superficiel, mais c'est souvent à la première impression qu'on se fie. Je vous donne ci-dessous un tableau succinct des caractéristiques qui permettent de pressentir l'âme derrière le visage.

Voici pour vous le moyen de juger les autres. Et comme vous avez la chance d'avoir à votre disposition le maquillage pour dépister les indiscrets, vous saurez toujours vous débrouiller pour que les autres ne lisent pas trop clairement en vous si vous avez quelque chose à cacher.



Nez aquilin : signe de fermeté, tendance à dominer, courage, franchise. Attention à l'arrogance, à l'égoïsme et à l'orgueil excessif !



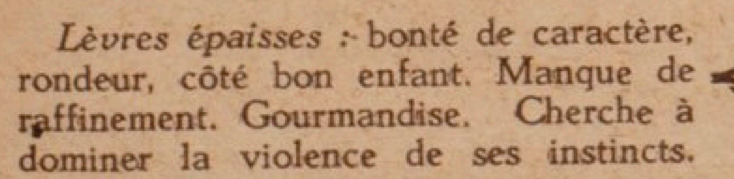
Nez grec : droit et fin, assez court, signe d'émotivité. Sens artistique développé, tendance au romantisme. Gare au manque de caractère !



Nez rond avec boule au bout : instinct puissant avec tendance à y obéir trop aveuglément. N'exclut pas une bonté souriante. Gare aux impulsions !



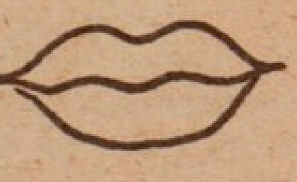
Nez en trompette : insouciance agréable. Excellente compagnie, charme. Attention à la trivialité et à l'audace excessive !



Bouche longue et mince : grande réserve. Froideur apparente, ordre et méthode. Peut être l'indice soit d'un caractère aimant la complication, soit d'une certaine cruauté.



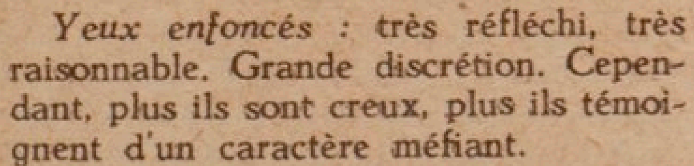
Bouche en bouton de rose : signe de frivolité. Manque d'intérêt pour les choses profondes. Coquetterie. Contentement de soi. Gardez-vous d'être trop superficielle.



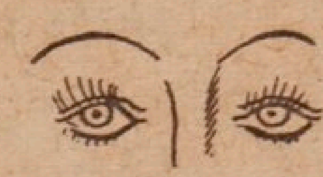
Lèvres épaisses : bonté de caractère, rondeur, côté bon enfant. Manque de raffinement. Gourmandise. Cherche à dominer la violence de ses instincts.



Lèvres contractées (lèvre supérieure fine, lèvre inférieure épaisse) : plus dominée par l'instinct que la précédente. Bonté. Très attachée à la vie.



Yeux en amandes : aime le luxe et la vie facile, sens artistique. Persuasion. S'ils remontent, beaucoup de séduction, mais attention...



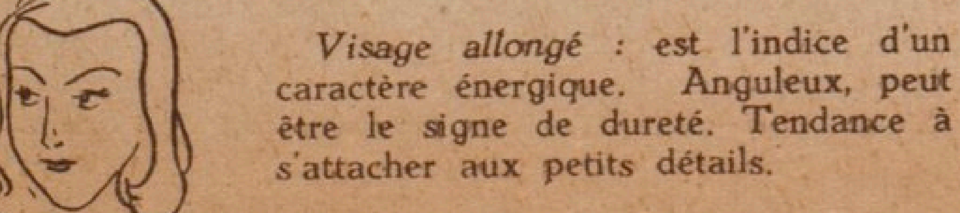
Yeux grands et écartés : esprit ouvert et ingéniosité. Tendance à la rêverie. Plus les yeux sont écartés, plus le caractère est détaché de tout.



Yeux enfoncés : très réfléchi, très raisonnable. Grande discrétion. Cependant, plus ils sont creux, plus ils témoignent d'un caractère méfiant.



Yeux rapprochés : souvent signe d'intelligence, mais aussi d'un certain manque de scrupule. Les yeux des arrivistes. Attention à l'avarice !



Visage allongé : est l'indice d'un caractère énergique. Anguleux, peut être le signe de dureté. Tendance à s'attacher aux petits détails.



Visage rond : signifie bonté et sociabilité. L'excès est souvent l'indice d'un caractère timoré. Doit vaincre son apathie et risquer davantage.

Lettre à ma cousine



Ma chère cousine,

« De quoi se mêle donc votre cousin, vous aurait déclaré une de vos meilleures amies, et à quel titre s'arroge-t-il le droit de s'immiscer dans nos affaires, glosant tant qu'il peut sur nos défauts et nous tournant, parfois, en ridicule ? Dites-lui bien que c'est un être plat et prétentieux et que, pour ma part, je n'ai aucune estime pour sa personne. »

Et vous, me défendant avec la belle ardeur que je vous connais, et elle continuant à m'attaquer avec l'impétuosité que je lui suppose, vous finîtes par vous brouiller si sérieusement que, depuis lors, vous n'avez plus remis les pieds chez elle.

Calmez-vous, ma bonne amie, calmez-vous, et ne prenez désormais plus au tragique les sentences sévères prononcées contre votre malheureux cousin qui s'escrime, souvent bien à tort, de prendre fait et cause pour les femmes...

Mais l'inconstance de la faveur populaire a déjà été exprimée dans une Enéide de Virgile, et si je peux encore compter des adeptes, je ne doute pas que nombre de mes détractrices épluchent chacune de mes lettres qui vous sont adressées et recherchent minutieusement ce qu'elles y trouvent de répréhensible. Cependant, comme le dit l'adage vulgaire : « on ne peut contenter tout le monde et son père... », et, par conséquent, le chiffre incalculable de cousines que je compte ici comme ailleurs.

Ceci dit, ma chère amie, laissez-moi vous déclarer combien vos encouragements m'ont été droit au cœur et le plaisir que j'ai éprouvé à apprendre que vous ne sortez plus de chez vous tête nue, que vous avez abandonné les sports violents et que vous suivez mes suggestions dans la mesure où celles-ci ne contrecarrent pas trop vos habitudes...

Quant à vos jeunes amies que j'ai le don d'exaspérer par ce qu'elles appellent « ma fatuité démesurée », laissez-les faire. « Si nous pouvions lui répondre, qu'est-ce que nous lui passerions à votre cousin ! » vous auraient déclaré quelques-unes mises en fureur par je ne sais laquelle de mes lettres. « S'imagine-t-il tout connaître de nous et avoir le droit de relever nos travers, étant sûr de notre silence ? »

Eh bien, chère cousine, j'attends avec tout le courage nécessaire la grêle de leurs reproches véhéments et de leurs critiques acerbes.

Leur fougue ne trouvera chez moi aucun écho et, si pleins d'aigreur que soient leurs propos, ils ne rencontreront qu'indulgence et placidité.

Je saurais aussi bien encaisser les coups que j'aurais su en donner !...

Votre tout dévoué cousin

SERGE FORZANNES

(SUITE DE LA PAGE 3)

Correspondants

DE GUERRE

La deuxième guerre mondiale a fait des coupes sombres parmi les correspondants de guerre américains. On signalait récemment que les pertes ont atteint le chiffre de 12 tués, 60 blessés, 28 prisonniers et 3 manquants.

Quand les soldats américains débarquèrent à Oran le 8 novembre dernier, un jeune homme sans armes, portant un brassard de correspondant de guerre et marchant avec une béquille, les accompagnait. Ce jeune correspondant, âgé de 30 ans, Léo Disher, de la United Press, avait eu la cheville brisée au cours du voyage. La chaloupe à bord de laquelle il avait pris place avec la première vague alliée fut atteinte au moment où elle atteignait la jetée, et la moitié des hommes qui s'y trouvaient furent tués ou blessés. Disher fut touché et perdit sa béquille. Tout ensanglanté, il s'élança à travers les flammes, sauta par-dessus bord et réussit à gagner le quai. Comme il y grimpait, une balle perça son pied droit.

Boitant des deux jambes, il se dirigea péniblement vers une ruelle pour échapper aux balles, mais des mitrailleuses tiraient de tous les côtés. Une balle perdue l'atteignit à la tempe et l'étendit au sol.

Une heure et demie plus tard, une patrouille le recueillit et l'envoya dans un hôpital. Il avait reçu onze blessures graves. Malgré cela, il tint à dicter une dépêche à son journal.

Pour son « extraordinaire héroïsme » et ses exploits remarquables « au travail », les autorités militaires lui décernèrent le « Purple Heart ».

Un autre correspondant américain, décoré avant Disher, fut Vern Haugland, de l'Associated Press, à qui le général Mac-Arthur donna l'étoile d'argent pour son « dévouement et son courage » pendant 43 jours de danger constant dans les jungles inhabitées de la Nouvelle-Guinée.

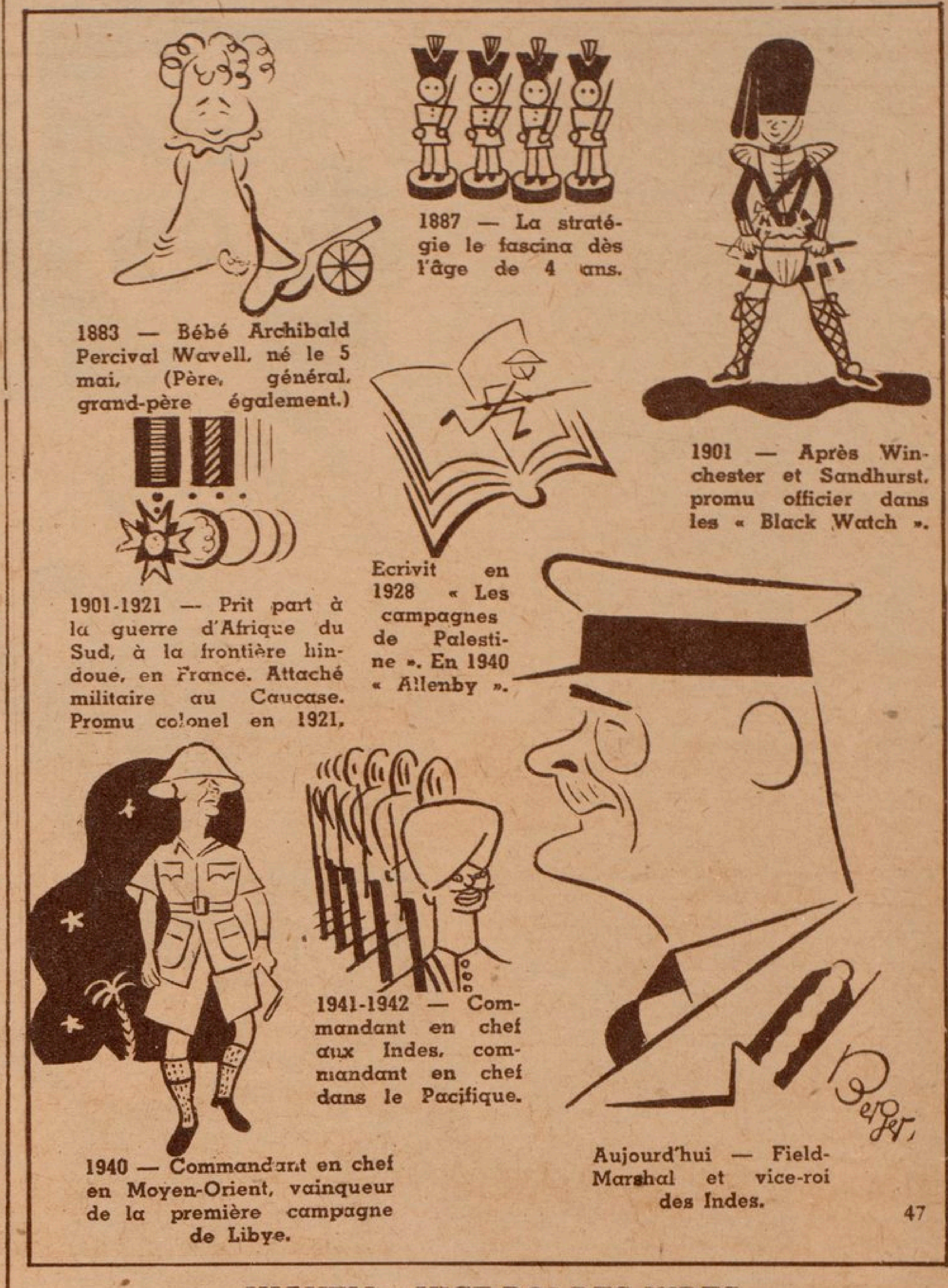
Haugland était descendu en parachute d'un avion en panne sur une hauteur désolée le 7 août. Le 19 septembre, il avait finalement atteint un village et avait succombé à ses blessures et à la faim. Son journal personnel est une des plus poignantes histoires de cette guerre.

Un autre héros de la presse est Jack Singer, 27 ans, qui était à bord du porte-avions américain « Wasp ». Au large des Salomon, le 15 septembre, il tapait à la machine un télégramme quand une torpille, une de celles qui coulèrent le « Wasp », le tua net. Son article fut terminé par les officiers du porte-avions qui l'adressèrent eux-mêmes à son journal.

Une nouvelle victime de la presse de guerre fut Edward Henry Crockett, de l'Associated Press, dans le torpillage d'un navire de guerre britannique en Méditerranée en février dernier. Crockett avait remplacé Larry Allen qui est maintenant prisonnier de guerre après avoir cent fois risqué sa vie.

La raison d'une si longue liste de décès est que les correspondants de guerre entrent aujourd'hui en plein milieu de la bataille. Pour la décrire de manière adéquate, les journalistes doivent s'exposer au feu, aller au cœur du territoire ennemi, et descendre parfois en parachutes avec les soldats derrière les positions ennemies.

En reconnaissance de leurs services, le gouvernement américain a décidé de donner à douze « Liberty Ships » les noms des correspondants de guerre américains morts en mission.



WAVELL : VICE-ROI DES INDES

Il a été révélé récemment que le maréchal Lord Wavell est passé par l'Egypte en route pour les Indes. A New-Delhi, il a prêté le serment d'usage. On sait que c'est le mois prochain qu'il prendra possession de son poste de vice-roi des Indes. La série de dessins que nous publions ci-dessus à cette occasion et qui retrace la vie du vainqueur de Libye en quelques mots est extraite du magazine anglais « Strand ».

Excédent féminin

APRÈS LA GUERRE ?

Une statistique publiée avant la guerre a permis de constater que 17 pour cent des Américaines demeuraient célibataires. Le motif ? Aux Etats-Unis, il y a, paraît-il, plus de femmes que d'hommes.

Les spécialistes déclarent que cet excédent féminin est dû à deux causes principales : la première est l'arrêt de l'immigration masculine aux Etats-Unis. La seconde est d'origine biologique : le nombre de décès enregistrés parmi les enfants mâles qui n'ont pas atteint leur première année est de 25 pour cent plus élevé que parmi les enfants femelles. On a constaté, par ailleurs, que les Américaines vivent plus longtemps que les Américains : une autre statistique a établi que les femmes qui atteignent leur 90ème année, par exemple, sont deux fois plus nombreuses que les hommes.

Cet état de choses se retrouve d'ailleurs dans plusieurs pays. En Suède, il est particulièrement grave. Malgré le fait que la Suède ne soit pas entrée en guerre depuis fort longtemps, le manque d'hommes s'y fait sentir avec rigueur.

Quelle sera la situation après la guerre ? Déjà, à la suite de la guerre de 1914-1918, les pertes en vies humaines enregistrées parmi la population masculine, ajoutées à d'autres facteurs psychologiques, conduisirent à un surcroît considérable dans le nombre de femmes. Voici des chiffres officiels : en Russie, cet excédent se monta à 32 pour cent ; en Pologne, il atteignit 38 pour cent ; en Grande-Bretagne, il s'éleva à 23 pour cent. En France, en Allemagne et en Italie, il pivota longtemps entre 21 et 22 pour cent. La situation était si périlleuse, écrit un expert, « qu'il fut sérieusement question, dans certains pays, de donner à la polygamie un statut légal ».

Quand la paix ramènera dans leurs foyers les soldats qui combattent aujourd'hui au loin et que chaque pays pourra dénombrer exactement ses pertes en hommes — ces pertes seront probablement beaucoup plus lourdes qu'elles ne le furent durant d'autre guerre — les gouvernements auront à faire face de nouveau au problème de la surpopulation féminine.

Service

SECRET

Un ouvrage illustrant les faits et gestes d'un as de l'espionnage anglais de cette guerre vient de paraître en Grande-Bretagne. Le nom de l'auteur — qui en est d'ailleurs le héros — n'a pas été divulgué. L'action se passe tout entière en Italie.

« En matière d'espionnage, écrit S.K., un des meilleurs moyens de ne pas éveiller les soupçons est de poser des questions naïves. »

S.K. raconte qu'un jour, un fonctionnaire allemand travaillant en Italie, et qui s'était pris pour lui d'une véritable amitié, lui déclara que des avions, des techniciens, des pilotes et tout un équipement aéronautique étaient envoyés à flots continus à destination de quelques républiques de l'Amérique du Sud où des aérodromes avaient été aménagés en secret : « Nous savons où se trouve le talon d'Achille des Etats-Unis, ajouta le fonctionnaire. Au jour fixé, nous frapperons sans pitié. »

« Où se trouve donc ce talon ? demanda S.K. en ouvrant de grands yeux ébahis. Serait-ce la frontière canadienne ? »

L'Allemand partit d'un immense éclat de rire et, mis de bonne humeur, expliqua à son interlocuteur, comme on le fait à un enfant, que c'était le canal de Panama.

S.K. réussit là un coup de maître. Car toutes ces informations ne tardèrent pas à parvenir aux autorités intéressées.

Malgré sa prodigieuse habileté, S.K. ne put pas indéfiniment opérer en Italie. Sentant les soupçons s'éveiller, il résolut de quitter le pays. A la frontière suisse, tous les voyageurs furent fouillés. Quand S.K. pénétra dans la chambre d'inspection, il portait sur le bras un imperméable qu'il jeta négligemment sur la table déjà encombrée de bagages et ouvrit sa petite valise aux policiers. A cet instant, un officier de la milice italienne fit irruption parmi les voyageurs et invita S.K. à le suivre.

On conduisit l'agent du Service Secret dans un bureau où un officier allemand lui fit subir un long interrogatoire. Il fut ensuite fouillé minutieusement. Tous ses vêtements lui furent enlevés et examinés à l'aide d'instruments divers. Rien de compromettant ne fut découvert sur lui. Enfin, après un autre interrogatoire, on relâcha le prisonnier et on lui permit de continuer son voyage. Quelques « secondes » avant le départ du train, S.K. chargea un portefaix de lui trouver son imperméable qu'il avait oublié dans la salle des bagages. Quand celui-ci revint avec le vêtement, le train s'ébranlait déjà. Et S.K. franchit la frontière suisse avec son imperméable dont la doublure renfermait des documents importants.



LA DELEGATION SYRIENNE AU CINE OPERA

Les membres de la Délégation Syrienne ont honoré de leur présence, la semaine dernière, le Ciné Opéra. On reconnaît dans la loge, pavoisée aux couleurs syriennes, S.E. Saadalla El Gabri Bey recevant des mains de M. Moustafa Gaafar, propriétaire du cinéma, un album de photos d'artistes. Le Président du Conseil de Syrie était accompagné de S.E. Gamil Mardam Bey, de Mahmoud Younès Bey, délégué de S.M. le Roi, de Mohamed Yassine Bey, délégué du gouvernement égyptien et de Salah Eddine Bey, sous-secrétaire d'Etat aux Affaires Etrangères.

Halsey Olson

L'HEUREUX RESCAPÉ

« Le navire a été torpillé ! »

Ce cri qui rententit dans la nuit réveilla tout le monde à bord. L'opérateur de T.S.F., Halsey Olson, bondit hors de son lit et commença à manipuler sa radio. Peine inutile, l'appareil privé de courant électrique ne fonctionnait déjà plus. A l'extérieur, tout le monde se ruait déjà vers les canots de sauvetage. Le bateau avait été mortellement atteint.

Olson abandonna bientôt sa radio et grimpa à son tour sur le pont. Il se jeta à l'eau. La nuit était fort noire. Après avoir nagé quelques minutes, ses mains heurtèrent un corps solide. C'était un radeau de sauvetage auquel il s'accrocha. Ses appels étant demeurés sans réponse, le jeune homme se hissa à bord, mais fut étonné de ne trouver personne dans l'embarcation. Son calme lui était revenu cependant. Il n'ignorait pas que ces canots étaient pourvus de provisions pouvant durer plusieurs semaines.

Ses yeux commençant à s'habituer à l'obscurité, il distingua, flottant sur l'eau, d'innombrables petits objets. Il en examina un. C'était un paquet de cigarettes. Il en ramassa une cinquantaine. Quelques secondes plus tard, un radeau — également vide — accosta le sien. Olson l'attacha au premier au moyen d'une corde. Bientôt un troisième radeau fit son apparition. Tous étaient remplis de provisions. Comme le jour se levait, le naufragé aperçut un canapé de cuir qui se balançait mollement sur les flots. Il le hissa à bord de son « bateau-amiral ».

Le premier jour, il examina les caisses de provisions. Dans l'une d'elles, il découvrit des draps de lit dont il fit une voile. Il fabriqua ensuite un filet au moyen duquel il put attraper quelques poissons frais.

Et la vie s'organisa le mieux du monde pour le jeune opérateur de T.S.F. Il se levait de bonne heure le matin et scrutait attentivement l'horizon. Puis il déjeunait. Des boîtes de conserve de toute sorte se trouvaient dans les trois embarcations. A chaque repas, il pouvait composer un menu différent : viande, tomates, sardines, biscuits, thon, fèves, légumes, etc...

La mer était fort calme. Quand le soleil arrivait à son zénith, Olson prenait un bain de mer à la suite duquel il se promenait quelques instants sur ses trois embarcations attachées l'une à l'autre. Il faisait ensuite une bonne sieste sur le canapé. Chaque soir, après la dernière cigarette, il notait sur un petit calepin le nombre de jours qui s'écoulaient.

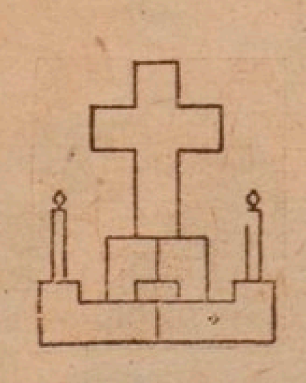
Cette extraordinaire croisière dura 28 jours. Finalement, un navire vint à passer qui prit le naufragé à bord.

Personne ne crut d'abord à son aventure. Où étaient les yeux hâves, la barbe hirsute, le visage émacié qu'on rencontrait chez tous les naufragés ? Comment pouvait-on avoir, après un long mois passé en pleine mer, des joues aussi rondes, une barbe rasée de près et un teint aussi resplendissant de santé ? On se trouvait sûrement en présence d'un espion, d'un saboteur abandonné volontairement par quelque U-boat...

Olson ne fut relâché qu'aux Etats-Unis, quand ses empreintes digitales permirent de l'identifier — les empreintes digitales de tous les opérateurs de radio sont prises en Amérique — et après qu'il eût passé quelques jours dans un cachot, ce qui lui enleva une partie de son teint fleuri.

SOLUTIONS

LES DEUX CIERGES



Numérotez d'abord les quatre coins du carré : A, B, C, E et le point D. Pliez le coin A sur E, puis B sur C ; bien exactement ; puis C sur E. Enfin pliez D sur E. Vous obtenez alors le dessin n° 2. Coupez alors en longueur, bien au milieu, selon le pointillé x. y., et vous obtiendrez d'un seul coup les neuf morceaux de la croix, des deux cierges, du socle et des deux flammes.

PHOTOS-DEVINETTES

1. — Maria Korda dans « La vie privée d'Hélène de Troie ». 2. — Carmel Myers dans « Ben-Hur ». 3. — Fredric March dans « Le Signe de la Croix ».

GOUVERNEMENT DU ROYAUME D'EGYPTE

MINISTÈRE DES FINANCES

Emprunt National $3\frac{1}{4}$ % 1963 — 73

TAUX D'EMISSION 100 %

Les titres de cet Emprunt sont émis en conformité de la Loi No. 95 de 1943. Le produit de cet Emprunt sera utilisé en vue de la conversion et de l'amortissement, soit en totalité, soit en partie, des Dettes Unifiée et Privilégiée.

La « National Bank of Egypt » est autorisée à recevoir les souscriptions à cet Emprunt.

Le Capital et les intérêts de l'Emprunt sont garantis par les ressources générales du Trésor.

Le Gouvernement s'engage à consacrer annuellement une somme, qui ne sera pas inférieure à 2 % (deux pour cent) du montant total souscrit, à la constitution d'un fonds de réserve pour l'amortissement éventuel des titres de cet Emprunt, en conformité de l'article 3 de la Loi No. 95 de 1943.

Les titres de l'Emprunt sont libellés en monnaie égyptienne et sont au porteur. Les porteurs pourront toutefois enregistrer leurs titres à la « National Bank of Egypt » et des certificats nominatifs leur seront délivrés.

L'intérêt ainsi que le capital des titres sont exempts de tous impôts directs et indirects, présents ou futurs, y compris l'impôt successoral.

Les titres porteront intérêt au taux de $3\frac{1}{4}$ % l'an à partir de la date de la souscription, payable en semestrialités égales, le 1er mai et le 1er novembre de chaque année, au siège principal de la « National Bank of Egypt » au Caire.

Le premier paiement représentant les intérêts d'un semestre entier aura lieu le 1er mai 1944.

Les demandes de souscription devront être faites pour un montant de L.E. 10, ou en multiples de L.E. 10.

Les souscripteurs devront verser au moment de la souscription la valeur totale des titres souscrits majorés des intérêts accrus depuis le 1er novembre 1943.

Des Certificats provisoires seront délivrés aux souscripteurs. Des titres au porteur seront délivrés ultérieurement en échange du Certificat provisoire, libellés en fraction de L.E. 10, L.E. 50, L.E. 100, L.E. 500, et L.E. 1.000, avec les coupons d'intérêt attachés.

A partir du 1er novembre 1963, le Ministère des Finances aura la faculté de procéder à tout moment à l'amortissement au pair de tout ou partie de l'Emprunt.

L'avis d'un amortissement partiel par voie de tirage au sort sera publié au « Journal Officiel » trois mois au moins avant la date fixée pour l'amortissement.

Les numéros des titres sortis au tirage d'amortissement seront publiés au « Journal Officiel » trente jours au moins avant la date fixée pour le remboursement.

Les intérêts dûs sur les titres amortis seront calculés jusqu'au jour précédant la date fixée pour le remboursement de leur valeur.

Les titres amortis seront remboursés aux porteurs aux guichets de la « National Bank of Egypt », en son siège principal au Caire.

Les titres qui n'auront pas été amortis avant le 1er novembre 1973 seront remboursés au pair à cette date aux guichets de la « National Bank of Egypt », en son siège principal au Caire.

Le droit à la contrevaleur du titre se prescrit par quinze ans à partir de la date fixée pour son remboursement. Le coupon se prescrit par cinq années seulement à compter de la date de l'échéance.

Les titres de la Dette Privilégiée $3\frac{1}{2}$% et de la Dette Unifiée 4% du Gouvernement Egyptien, libellés en Sterling, seront acceptés en lieu et place de souscriptions en espèces à cet Emprunt dans les conditions suivantes :

Les demandes de souscription devront parvenir aux bureaux du Service de la Dette Publique au Caire du 1er au 15 novembre 1943 dans le cas de la Dette Unifiée 4% et du 16 au 30 novembre 1943 dans le cas de la Dette Privilégiée $3\frac{1}{2}$%. En ce qui concerne les porteurs résidant en dehors du territoire égyptien, leurs demandes de souscriptions seront acceptées jusqu'au 31 décembre 1943 dans le cas de la Dette Unifiée 4% et jusqu'au 15 janvier 1944 dans le cas de la Dette Privilégiée $3\frac{1}{2}$%. Ces demandes seront aussi acceptées par la Banque d'Angleterre à Londres, mais les titres y relatifs seront délivrés en Egypte pour le compte du souscripteur.

Les titres de la Dette Unifiée 4% seront évalués avec une prime de 2% au-dessus du pair, et les titres de la Dette Privilégiée $3\frac{1}{2}$% avec une prime de 1% au-dessus du pair. La souscription effectuée de cette manière sera acceptée à concurrence du montant le plus rapproché de l'unité de L.E. 10, au-dessous de l'évaluation calculée sur la base précitée, et, tout montant fractionné en excédent sera payé aux souscripteurs en espèces.

(£ 100 = L.E. 97.500 mills.)

Les titres de la Dette Unifiée 4% et de la Dette Privilégiée $3\frac{1}{2}$% offerts en souscription à cet Emprunt cesseront de porter intérêt à partir du 1er novembre 1943.

Les intérêts dûs sur la Dette Privilégiée $3\frac{1}{2}$% pour la période comprise entre le 16 octobre 1943 et le 31 octobre 1943 seront payés au moment de la conversion.

Les titres des Emprunts du Gouvernement Egyptien $4\frac{1}{2}$% 1942-1946 et de 4% 1944-1948 seront acceptés en lieu et place de souscriptions en espèces à cet Emprunt aux conditions suivantes :

Les demandes de souscription devront parvenir à la « National Bank of Egypt » au Caire, pendant la période comprise entre le 1er et le 30 novembre 1943, les deux dates incluses.

Les porteurs des titres de l'Emprunt $4\frac{1}{2}$% 1942-1946, recevront paiement du coupon échéant le 1er décembre 1943, majoré des intérêts courus jusqu'au 1er janvier 1944, date fixée pour le remboursement de cet Emprunt ; de ce montant il leur sera défalqué l'intérêt au taux de $3\frac{1}{4}$% couvrant la période du 1er novembre 1943 au 31 décembre 1943, les deux dates incluses.

Les porteurs de l'Emprunt 4% 1944-1948 recevront paiement du coupon échéant le 15 février 1944 moins les intérêts, au taux de $3\frac{1}{4}$%, portant sur la période comprise entre le 1er novembre 1943 et le 15 février 1944, les deux dates incluses.

Les formules des demandes de souscription ainsi que des exemplaires de cet avis sont à la disposition du public, soit aux bureaux de la « National Bank of Egypt » et des autres Banques faisant partie de la Chambre de Compensation, soit auprès des membres agréés du Syndicat des Agents de Change en Egypte.

Les listes de souscription seront ouvertes à la « National Bank of Egypt » au Caire, aux heures d'ouverture des bureaux à partir du 1er novembre 1943 et jusqu'à nouvel avis. Le Gouvernement se réserve le droit de clôturer la souscription à tout moment.

AMIN OSMAN
Le Ministre des Finances.

Le Caire, le 23 octobre 1943.
No. 1370.

DELASSONS-NOUS...

EXAMINEZ VOTRE SENS D'OBSERVATION

Les six séries de dessins ci-dessous comprennent des figures semblables. Examinez-les avec le plus grand soin, puis, en quatre minutes, essayez de répondre aux questions ci-dessous :



1. Peut-on trouver deux séries identiques ?
2. Une série est-elle seule à compter un certain dessin ?
3. Certaines séries sont-elles composées seulement de trois dessins différents deux fois répétés ?
4. Y a-t-il des séries qui contiennent trois fois le même dessin ?
5. Y a-t-il des séries composées seulement de deux dessins trois fois répétés ?

LE FOU

Un homme se présente chez le directeur d'un asile d'aliénés :

— Monsieur, lui dit-il, voulez-vous me garder ici ? Je suis fou.

Le directeur dévisage l'homme.

— Allons, allons, vous n'êtes pas fou. Vous n'avez rien à faire ici. Vous êtes un malin ! Vous voulez simplement être logé et blanchi pour rien. Non, mon ami...

— Mais je vous garantis que je suis fou...

— Mais non, mais non. Vous rentrerez chez vous et retournerez simplement à votre métier.

— Je voudrais bien, mais mon poste est déjà pris.

— Que faisiez-vous ?

— J'étais pape. Et je n'aurais, ma foi, pas quitté ma place si ma fiancée n'avait pas insisté...

UN TESTAMENT

Je ne veux que la victoire.
Ne me demandez pas : « Après ? »
Après, je ne veux que la nuit noire
Et le sommeil sous les cyprès.

Je n'ai plus de joie à poursuivre
Et je n'ai plus rien à souffrir.
Vaincu, je ne pourrai pas vivre,
Et vainqueur, on pourra mourir...

EDMOND ROSTAND
(Le vol de la Marseillaise)

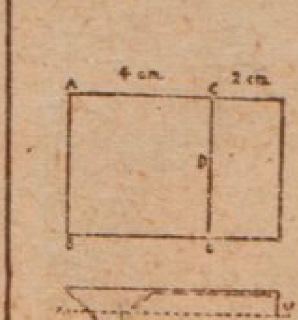
— Vous êtes donc fiancé ?

— Oui, avec une veuve. Elle a cinq enfants...

— Mais, mon cher ami, il fallait commencer par là. Je vois maintenant que vous êtes complètement fou. Allez, ne pleurez pas, vous êtes admis !

PROUESSES GEOMETRIQUES

LA CROIX ET LES DEUX CIERGES



Il s'agit de découper *d'un seul coup de ciseaux* une feuille de papier rectangulaire, de 20 centimètres sur 30 environ, et d'obtenir n e u f morceaux qui, une fois disposés selon le dessin, formeront une croix, son piédestal et les cierges allumés.

Cela paraît impossible. C'est, au contraire, très facile.

L'homme naît avec deux yeux et une seule langue afin qu'il regarde deux fois plus qu'il ne parle. — (Colton)

RIONS

On interroge le petit Georges sur le fiancé de sa grande sœur :

— Et quel âge a-t-il ?

— Je ne sais pas.

— Enfin, est-il jeune ?

— Je crois bien. Il n'a pas encore de cheveux !

●

L'examinateur. — Vous savez, mademoiselle, ce qu'on appelle un corps transparent !

L'élève. — Parfaitement, monsieur, c'est un corps à travers lequel on voit.

— Citez un exemple.

— Une serrure.

●

— Baptiste, au lieu du médecin vous m'amenez le vétérinaire ?

— Monsieur se plaignait d'avoir une fièvre de cheval.

●

Deux fermiers entre eux :

Le premier. — Si ces pluies continuent, tout va sortir de terre !

Le second. — Quel malheur ! moi qui ai deux femmes dans le cimetière.

(*LES SOLUTIONS EN PAGE* 15)







PHOTOS-DEVINETTES

Trois scènes romaines dans des films inoubliables. 1. — La première « Vie privée » d'Alexandre Korda qui n'était encore qu'à ses débuts. Pâris (Ricardo Cortez) est à genoux devant celle qu'il aime... 2. — Ce film fit grand bruit en son temps. Une scène, particulièrement, a retenu l'attention des spectateurs : la course des chars. Ramon Novarro fait de la musique avec... 3. — Claudette Colbert dans le rôle de Poppée a l'air de se refuser à... (mais ce n'est pas vrai !).

Cinéma METROPOLE

Rue Fouad 1er — Tél. 58391 — R.C. 7374

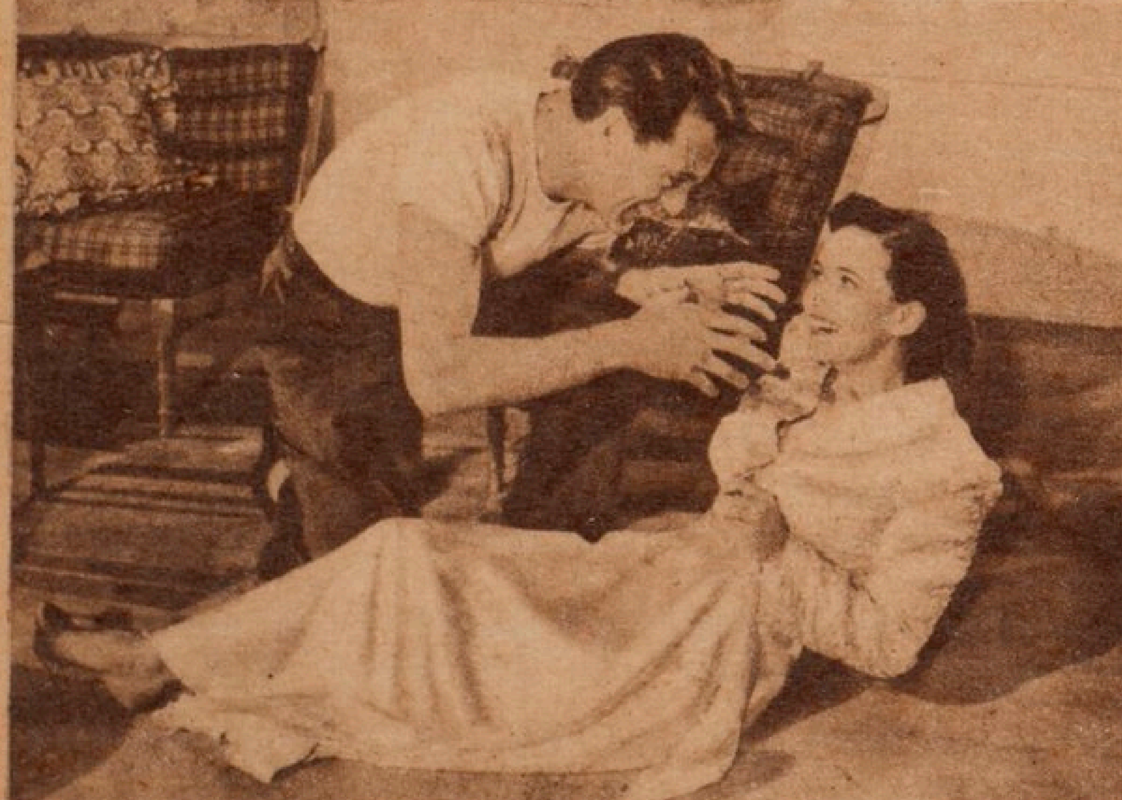
DU LUNDI 1 AU DIMANCHE 7 NOVEMBRE
R.K.O. RADIO présente

Un nouveau chef-d'œuvre de Samuel Goldwyn

GARY COOPER
Teresa WRIGHT ✱ **Walter BRENNAN**
dans

"THE PRIDE OF THE YANKEES"

Une réalisation digne de Goldwyn...
une interprétation digne de Cooper !



AU PROGRAMME :

"DONALD'S GOLD MINE"

Un dessin animé de Walt Disney en TECHNICOLOR



WAR PICTORIAL NEWS No. 130

●

4 SEANCES par jour.



ACTUELLEMENT
20th CENTURY-FOX présente

Un superbe roman musical

Alice FAYE ✱ **John PAYNE** ✱ **Jack OAKIE**

dans

"HELLO, FRISCO, HELLO"

EN TECHNICOLOR

Une idylle romanesque passionnante dans un cadre musical d'une mise en scène grandiose !

Au programme WAR PICTORIAL NEWS No. 130



Chaque Jour 3. 15, 6. 30 et 9.30 p.m.

Cinéma ROYAL

Rue Ibrahim Pacha — Tél. 45675-59195 — R.C. 5815

Cinéma DIANA

Rue Elfi Bey — Tél. 47067-68-69 — R.C. 7374

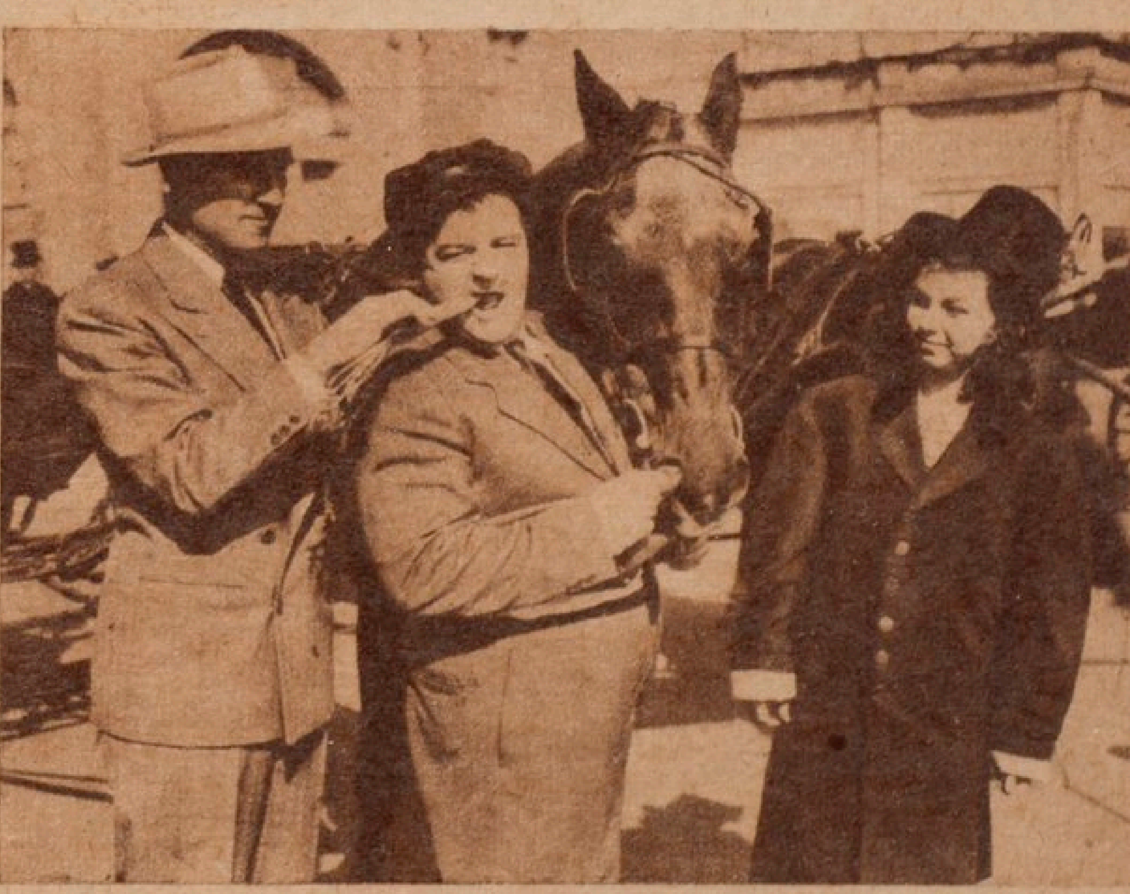
DU LUNDI 1 AU DIMANCHE 7 NOVEMBRE
UNIVERSAL PICTURES présente

Un chef-d'œuvre d'hilarité !

Bud ABBOTT ✱ **Lou COSTELLO** ✱ **Grace McDONALD**

dans

"IT AIN'T HAY"



Une course à l'humour... avec Costello pour jockey et Abbott pour entraîneur !

Au programme WAR PICTORIAL NEWS No. 130

●

4 SEANCES par jour.



IMAGES — Hebdomadaire paraissant le Dimanche. — Publié par la Maison d'Edition AL HILAL. E. & C. Zaidan, Directeurs-Propriétaires. — Adresse : Poste Centrale - Le Caire. Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar. Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, Rue Nébi Daniel. Tél. : 27412. — Abonnements : Egypte et Soudan : P.T. 150 — Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle : P.T. 175 (£ 1/16/-) — Autres pays : P.T. 200 (£ 2/1/-)